

FIGARO ILLUSTRÉ



Printemps

Ayuntamiento de Madrid



LE FLOU-FLOU

Ruban ondulateur à œillets

L'Ondulateur **FLOU-FLOU** consiste en une fourche sur laquelle on fixe les rubans à œillets, que l'on place dans les cheveux en suivant l'instruction ci-après et tel que le montrent les gravures. La tête ainsi décorée de rubans monochromes ou multicolores a un aspect coquet et charmant avant ; et l'on obtient une ondulation parfaite.

LE "FLOU-FLOU" SE VEND EN BOITE, ACCOMPAGNÉ DE CINQ RUBANS. — LES RUBANS SE VENDENT SÉPARÉMENT PAR BOITE DE CINQ DANS LES NUANCES SUIVANTES : BLOND, BRUN, CHATAIN, NOIR, BLANC, BLEU, ROSE, ROUGE, JAUNE, MAUVE ET VERT.

La boîte comprenant la fourche et cinq rubans : 12 fr. (franco 12 fr. 50. — Le flacon (Eau de Waver) : 4 fr. — La boîte de cinq rubans à œillets pour renouveler : 1 fr.

LENTHÉRIC, 245, Rue Saint-Honoré.



Pour cause d'Aggrandissement de la Grande MAISON de BLANC

LIQUIDATION RAPIDE ET FORCÉE

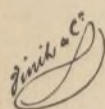
de toutes les Marchandises des Magasins Auguste KLEIN

MAROQUINERIE DE LUXE, OBJETS D'ART, FANTAISIES VIENNOISES

6, Boulevard des Capucines, PARIS.

6, Boulevard des Capucines, PARIS.

C^{ie} Coloniale



CHOCOLATS



QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [200 gr.] 6 fr. . petit modèle [150 gr.] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

P. SORMANI

Rue Charlot, 10, PARIS

PARIS 1889

GRAND
PRIX



N° 246 - Fr. 100
0 27 x 0 18 x 0 07

Catalogue illustré Franco
TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE

F. PINET

PARIS - 44, rue de Paradis - PARIS



Envoi Franco du Catalogue

VIGUEUR ET JEUNESSE

VIN DESVILLES

Le plus énergique des Reconstituants

A LA KOLA, COCA, CACAO, KINA

Et Glycéro-phosphates de chaux et de soude.

Ce VIN, par sa composition vraiment régénératrice, a la plus heureuse influence dans la faiblesse musculaire ou la dépression nerveuse produites par l'excès de travail intellectuel ou l'abus de plaisirs, dans l'Anémie, l'Épuisement prématuré, les Névralgies, les Maladies du cœur, de la voix, de l'estomac; les Convalescences.

LA BOUTEILLE : 5 FRANCS; A TITRE D'ESSAI : 3 FR. 50.

Par 10 bouteilles : 35 fr., franco de port et d'emballage

A la Pharmacie, 24, rue Étienne-Marcel, Paris.

LA FOURMI

SOCIÉTÉ EN PARTICIPATION D'ÉPARGNE

Fondée le 1^{er} Novembre 1879, pour l'acquisition d'Obligations françaises à Lots

BUT : { 1^o Constitution d'un CAPITAL ou d'un REVENU, en 10 ans;
2^o Constitution d'une DOT aux enfants, en 20 ans.

MINIMUM DES DÉPÔTS : 3 FRANCS PAR MOIS ET PAR PART (Pas de maximum)

Situation au 25 avril 1896

Capitaux épargnés depuis la fondation :
20 millions 789,073 fr. 55

Capitaux remboursés depuis la fondation :
12 millions 538,500 fr. 40

Obligations à lots en portefeuille :
26,327

Exposition Universelle de 1889 : MÉDAILLE D'OR

Tous les ans, le 1^{er} mai, il est créé une nouvelle série de déposants. On peut entrer également dans les anciennes séries. (Chaque série a une durée de dix ans).

Pour 360 francs versés en 10 ans, à raison de 3 francs par mois et par part, il a été remboursé :

En 1 ^{re} série : 447 fr. 45	Capitalisation : 4.41 %
En 2 ^e série : 450 "	4.54 %
En 3 ^e série : 433 fr. 50	3.71 %
En 4 ^e série : 442 fr. 20	4.15 %
En 5 ^e série : 476 "	5.86 %

LA FOURMI

compte 324 correspondants répartis dans 212 villes de France.

LA FOURMILIÈRE

Société d'assurance mutuelle en cas de décès. Autorisée par décret du 18 juin 1895

La Fourmilière, est la première société française d'assurance mutuelle en cas de décès, autorisée par le Gouvernement à pratiquer l'assurance temporaire annuelle se renouvelant d'elle-même d'année en année, sans formalité nouvelle jusqu'au décès de l'assuré, sauf, bien entendu, le cas de démission ou de radiation avec mise en pratique d'un nouveau système dont la conséquence est le bon marché des primes à payer.

La Fourmilière donne l'accès à deux combinaisons. L'une qui permet, moyennant paiement invariable d'un franc par mois et par part souscrite, d'assurer aux ayants droit du Sociéténaire décédé, un capital calculé d'après l'âge du défunt et les risques qu'il fait courir à l'Association, l'année de son décès. L'autre, assure une somme de 1,000 fr. par part souscrite aux ayants droit du défunt. Là le chiffre du capital à recevoir ne change pas, tandis que le taux du versement mensuel augmente d'année en année, à partir de 39 ans, selon les risques inhérents aux divers âges de la vie. On peut adhérer pour 1, 2, 3, 4 et 5 parts, à l'une ou l'autre combinaison et aux deux à la fois.

Assurance mixte très avantageuse par LA FOURMI et LA FOURMILIÈRE CUMULÉES.

Pour les demandes de renseignements et adhésions, s'adresser à M. Georges BOLLE, Directeur des deux sociétés, 23, RUE DU LOUVRE, à PARIS

PRIX COMPARATIFS

AVEC 5 PARTS DANS LA 2^e COMBINAISON
Coût d'une assurance fixe de 5,000 fr.
(Primes annuelles croissant avec l'âge).

ASSURANCE contractée	La Fourmilière (Primes croissantes) lera payer annuellement	Les Compagnies françaises (primes fixes) font payer, à les assurés, sont contractées pour la vie entière aux âges indiqués dans la première colonne (avec participation aux bénéfices).
à 25 ans	60 francs	toujours 117 fr. 50
à 35 ans	60 —	toujours 153 fr. 50
à 45 ans	81 —	toujours 213 fr. "
à 50 ans	108 —	toujours 257 fr. 50
à 55 ans	150 —	toujours 317 fr. "

FIGARO ILLUSTRÉ

Mai 1896

SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS et TRIANON.

LES LIVRES, par T. G.

LA BELLE HISTOIRE D'UNE ÉCHARPE COULEUR DE CHEVEUX D'OR, par CHARLES BUET, illustrations en couleurs de JACQUES WAGREZ.

LES DEUX SŒURS LÉGENDAIRES, par ROMAIN COOLUS, illustrations en couleurs de TOULOUSE-LAUTREC.

LE MAJOR GÉNÉRAL ALEXANDRE BERTHIER, par FRÉDÉRIC MASSON, reproductions de tableaux de GROS, BACLER D'ALBE, CARLE VERNET, GÉNÉRAL LEJEUNE.

SOUVENIRS D'AFRIQUE (deuxième partie), par le GÉNÉRAL VICOMTE DE BERNIS, illustrations en couleurs de ALFRED PARIS.

LE NEGRE DE PÉTAVIN, par FERNAND MAZADE, illustrations de AUGUSTE VIMAR.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

DEUX AMIES, par RICHARD GOUBIE (double prime).

COUVERTURE :

PRINTEMPS, par LUCIUS ROSSI.



28 Avril 1896.

Ce mois d'avril qui finit, a vu la fin du Carême et l'heureux jour de Pâques avec son lundi férié, qui marquent un temps d'arrêt dans la besogne opiniâtre des lutteurs pour la vie. Le printemps a daigné se montrer charitable et ça été une envolée générale. La satisfaction du besoin d'« aller autre part », bien naturel chez ceux que leur labeur emprisonne dans le bureau ou dans l'atelier.

Pendant la semaine sainte et le jour de Pâques, l'affluence a été plus considérable que jamais dans les églises; singulier phénomène, en présence des efforts persévérants poursuivis depuis vingt ans dans le but de déchristianiser la société : ce qui prouve qu'une secte si audacieuse qu'elle soit ne saurait détruire une religion, surtout lorsqu'elle n'offre rien pour la remplacer. L'irréligion ou plutôt l'indifférence en matière religieuse étaient admises sous Louis-Philippe et Napoléon III; mais aujourd'hui, sous peine de passer pour un vulgaire bousingot, l'on va régulièrement à la messe, à moins que l'on ne soit fonctionnaire et exposé, par ce fait aux dénonciations.

Les grands théâtres ont fait relâche le Vendredi-Saint, exemple qui n'a pas été imité par les scènes de genre ni par les cafés-concerts.

Comme je m'en étonnais, en causant avec le régisseur d'un de ces établissements : « Fermez le Vendredi-Saint ! me dit-il, y pensez-vous, c'est la plus forte recette de l'année. — Pas possible ? — Mais oui, Monsieur, nous avons tous les charcutiers ! »

Si, comme on le dit, les traditions se perdent en France, on en retrouvera toujours au moins un spécimen au Concours hippique. Le même immuable public s'y retrouve chaque année, à la même époque, pour revoir les mêmes chevaux, les mêmes cavaliers, les mêmes équipages se livrant aux mêmes exercices, et les mêmes jolies femmes tournent assidûment le dos à la piste pour causer avec les élégants qui les félicitent sur le goût de leurs chapeaux; sans doute, d'une année à l'autre un renouvellement s'opère, mais imperceptible, semblable à celui de l'eau dans



un bassin. Il faut cependant rendre justice à l'Hippique de 1896, on y a constaté quelques innovations : exercices de jeunes gens et de jeunes femmes, et progrès sensibles dans les sauts d'obstacles. Que deviendra cette institution lorsque ce vieux serviteur du Carré Marigny, ce Maître-Jacques des Palais, aura été démoli pour faire place aux élucubrations architecturales dont nous menace l'Exposition de 1900 ? Je crains que ce déménagement ne lui porte un coup fatal.

De l'Hippique, les chercheurs de traditions peuvent, en quelques pas, se transporter à l'Elysée, où ils pourront étudier le cérémonial d'une crise ministérielle. Cela s'accomplit suivant des rites consacrés, auxquels le chef de l'Etat ne saurait se soustraire et qu'il serait superflu de relater ici. Au bout d'une semaine, durée habituelle de la crise, le nouveau ministère est constitué : cela marche tant bien que mal pendant cinq ou six mois, après quoi... l'on recommencera. Les employés des administrations publiques profitent de ces interrègnes pour pédaler à leur aise et faire connaissance avec les environs de Paris, et les affaires de l'Etat sont confiées aux garçons de bureau; c'est ce qui nous sauve !

Ceux de mes lecteurs et celles de mes lectrices qui ont chassé en battue ont assurément observé que, pendant que les rabatteurs se dirigent lentement du fond de la plaine vers la ligne des chasseurs immobiles, des bandes de petits oiseaux s'élèvent des taillis et des broussailles, piaillant et filant à tire d'aile : c'est l'avant-garde du vrai gibier plus lent à s'émouvoir, et qui attend souvent la trique du ra-



batteur pour se lancer. Cette reminiscence champêtre et cynégétique m'est suggérée par cette nuée de petits salons, expositions particulières, personnelles ou collectives qui préludent aux sérieuses manifestations du Champ de Mars et des Champs-Élysées. Je ne crois pas ces expositions très profitables aux artistes : elles blasent et fatiguent le public qui arrive aux Salons l'œil déjà saturé de peinture.

Le désarroi politique qui désole les régions officielles a quelque peu attristé les vernissages, mais cela n'a pas, hélas ! influé sur la « manichomanie » qui afflige la plus belle moitié du genre humain. Que de ballons, grands dieux ! Aussi la fameuse cimaise, cette cimaise, ambition des peintres, jalousement réservée aux « grosses légumes » et aux favoris a-t-elle beaucoup perdu de sa valeur : il suffit d'un rang de femmes flanquées de leurs manches et surmontées de leurs chapeaux pour obstruer complètement la vue des tableaux placés au bas des panneaux. Les hommes se consolent en regardant les œuvres accrochées plus haut : tant mieux pour les débutants et les modestes.

Le besoin de merveilleux qui hante l'humanité, toujours enfant et toujours crédule, a trouvé un aliment exceptionnellement précieux



meuble. Il a congédié sa locataire en faveur de laquelle l'ange Gabriel a vainement intercédé; le « proprio » a été inébranlable. Je ne sais où s'est réfugié ce couple et, si je le savais, je me garderais bien de vous donner son adresse : vous seriez capable d'y aller et de vous faire prédire quelque calamité, votre entrée dans le prochain Cabinet, par exemple.

Le prince Ferdinand de Bulgarie, après les événements qui l'ont débarrassé du russophile Stambouloff, après le baptême orthodoxe de son fils, est allé porter au tzar ses hommages et le témoignage de son dévouement. Il ne pouvait moins faire que de venir remplir la même formalité auprès de la République française. Il l'a trouvée un peu en l'air, telle une maîtresse de maison qui vient de congédier ses domestiques. Heureusement ceux de Marianne faisaient leurs huit jours, et le prince Ferdinand a tout de même rencontré quelqu'un pour le recevoir. Ça été une joie immense et une douce consolation pour nos radicaux-socialistes de voir de si près un vrai prince, de pouvoir lui dire : « Votre Altesse » et de s'entendre dire par lui : « Votre Excellence ! » Le prince Ferdinand ne voyageant pas incognito, comme la plupart de ses collègues qui viennent faire la fête à Paris, a été reçu, logé, diverti, etc., au frais des contribuables.

L'Opéra, pour se conformer à son cahier des charges, a joué une œuvre importante, *Helé*, du compositeur Alphonse Duvernoy. Les apôtres de la nouvelle religion musicale ont reproché durement à M. Duvernoy de ne point s'être soumis aux formules wagnériennes : musique continue, déclamation, leitmotiv et autres variétés de torture, grâce auxquelles l'audition d'un opéra devient une souffrance au lieu d'être un plaisir. Oui, M. Duvernoy a eu la déplorable faiblesse d'écrire des airs qui se peuvent chanter et où Madame Caron, Alvarez, Delmas peuvent librement déployer l'ampleur de leurs moyens; et, s'obstinant dans le culte des faux dieux, il a, tout comme Rossini et Meyerbeer, intercalé dans son opéra un ballet, genre de divertissement que ne tolère point l'école moderne. Le public n'a pas paru regretter ce retour à l'ancienne mode, et il a été heureux d'applaudir Mademoiselle Zambelli, qui personnifie la fougue de la danse italienne, à côté de la gracieuse Chabot, en qui se résume l'élégance et la correction de la danse française.

Le clou théâtral de ce mois a été, sans contredit, la comédie de Abel Hermant, *la Meute*, jouée à la Renaissance. Je n'ai pas à raconter ici cette pièce, pièce à thèse, tendant à constater la déchéance de la noblesse de race; pièce à clef, qui met en scène des personnages connus et des incidents récents qui ont alimenté les potinières mondaines. C'est, paraît-il, une spécialité ou un instinct chez M. Hermant, qui, d'après un de ses biographes, se documente soigneusement pour chacune de ses œuvres et ne fait appel à son imagination que pour mettre en scène les pièces de ses dossiers. Malheureusement la tentative aristophanesque de M. Abel Hermant a paru déplacée à l'arbitre des élégances, au représentant de la noblesse française, au duc de Sagan — ou plutôt : Sagan tout court, comme dit le peuple. — Une certaine scène de domestiques huant leurs maîtres constituait une réminiscence trop formelle des manifestations survenues naguère

dans les exercices de Mademoiselle Couësdon, une voyante qui entretient des relations psychiques avec l'ange Gabriel. A cet ange, dont l'obligeance n'a pas de bornes, Mademoiselle Couësdon pose toutes sortes de questions, politiques, morales, passionnelles, ou d'ordre intime : l'ange répond, non pas directement au consultant, mais à la voyante, qui transmet exactement l'oracle. Ce bruit de miracle s'est vite répandu dans Paris, et tout ce que la Ville-Lumière renferme de badauds s'est dirigé vers la rue de Paradis, où résidait Mademoiselle Couësdon. La rue était obstruée d'équipages et de fiacres, et l'on faisait queue pour pénétrer dans le modeste logis de la voyante. Mais son propriétaire, un vieux Voltairien sans doute, a jugé que Mademoiselle Couësdon n'occupait pas « bourgeoisement » son appartement et que la circulation des visiteurs fatiguait l'escalier de son im-

meuble. Il a congédié sa locataire en faveur de laquelle l'ange Gabriel a vainement intercédé; le « proprio » a été inébranlable. Je ne sais où s'est réfugié ce couple et, si je le savais, je me garderais bien de vous donner son adresse : vous seriez capable d'y aller et de vous faire prédire quelque calamité, votre entrée dans le prochain Cabinet, par exemple.

Un bon point au théâtre du Châtelet, qui vient de représenter un drame historique de MM. Paul Ginisty et Charles Samson, *Catherine de Russie*. Auteurs et directeur ont compris que l'histoire fournit d'aussi beaux sujets et d'aussi brillants motifs de mise en scène que les séculaires ganacheries d'Huluberlu LXII, les enlèvements de l'infortunée princesse Frimoussette et les tribulations du prince Charmant. Quoi qu'en disent les gens de théâtre, le public aime à ce qu'on l'instruise en l'amusant, et il l'a prouvé en applaudissant l'œuvre très exacte et très documentée de MM. Ginisty et Samson.

La pièce de M. Jehan Thorel, *Les deux Sœurs*, est une pièce propre, c'est-à-dire qu'on n'y rencontre pas les bassesses, les trivialités, les coquinerie, les « rosseries » qui sont de règle chez les novateurs du théâtre. Œuvre cependant très moderne d'allure, de langue et de sentiment, où Mesdemoiselles Dux et Syma se sont montrées comédiennes de la bonne école.

Les Variétés ont repris une vieille insanité d'Hervé : *L'Œil crevé*. L'incohérence, le coq-à-l'âne y sont poussés au paroxysme et imposent le rire aux esprits les plus taciturnes. L'excellente troupe de M. Samuel rend avec une étourdissante fantaisie les outrances de cette bouffonnerie.

Dans le coin des théâtres gais, je signalerai encore la Revue de la Scala : *Ohé l'Amour !* de Xanrof et Cellarius, pleine d'humour, de joyeuse ironie, et où le dialogue est aussi décolleté que les femmes qui l'interprètent. J'emploie ici le mot « décolleté », qui est un peu vieux jeu, parce que je ne connais pas de qualificatif décent pour exprimer la tenue d'une jeune personne immodestement vêtue d'un caleçon très étroit et d'un corsage très bas. Je consulterai, sur ce point de linguistique, Mademoiselle Anna Held, qui excelle dans ce genre de costume.

La direction de la Bodinière s'est souvenue sans doute de cette



boutade des Goncourt qui, dans leur roman de *Rénée Mauperin*, font dire à leur fantasque héroïne qu'« elle allait à la messe, parce qu'elle trouvait le bon Dieu chic. » Elle a offert à son public, qui a toutes les curiosités, des conférences sur Bossuet; grâce à Mounet-Sully, qui a déclamé les plus impressionnants morceaux du grand prédicateur, Bossuet est devenu « chic » et a fait recette, à l'égal des jolies diseuses qui dans la même journée et dans la même salle viennent débiter des chansons libertines.

Un certain nombre de femmes d'âge et de professions diverses se sont réunies en un Congrès féministe afin d'affirmer les droits de



leur sexe, de réclamer leur assimilation sociale et politique avec le sexe masculin, d'étudier enfin les meilleurs et les plus efficaces moyens de secouer le joug et de s'arracher à l'esclavage odieux que l'homme fait peser sur elles. Ces lamentations féminines feront sourire ceux qui connaissent la vie et savent ce qu'il faut penser de cette soi-disant infériorité. C'est précisément son infériorité qui fait la force de la femme : elle



l'autorise à employer la ruse, à feindre la docilité, à manœuvrer par la séduction pour assouplir et dompter son tyran. Si la femme possède les mêmes avantages légaux que l'homme, celui-ci serait amené à se comporter vis-à-vis d'elle comme il le fait vis-à-vis des autres hommes; il se trouverait en état de légitime défense et je crois que la lutte pour la vie serait autrement dure pour la femme qu'elle ne l'est aujourd'hui. Il est vrai que, si j'en juge par les portraits qu'on a donnés des congressistes en jupon, la plupart sont plutôt dénuées de charmes, portent des lunettes, se coiffent en bandeaux plats et se vêtent sévèrement, de sorte que les procédés de séduction dont j'ai parlé plus haut n'auraient pas grande chance de leur réussir. Le congrès, après six séances tumultueuses où l'on s'est principalement occupé des culottes cyclistes et des intéressantes pensionnaires de Saint-Lazare, s'est ajourné à 1900. Nous avons donc encore quatre ans de répit. Ouf!



Le gouvernement hellénique et la municipalité athénienne se sont mis en grands frais pour l'organisation des Jeux Olympiques. Le Français, peu voyageur de sa nature — il est si bien chez lui! — ne paraît pas avoir été vivement attiré par cette manifestation ni par ce mélange de souvenirs antiques et de sports fin de siècle. C'était

d'ailleurs un médiocre spectacle ou plutôt une désillusion que de voir tourner dans le stade immense construit au pied de l'Acropole et garni de spectateurs anglo-saxons en complets beiges, les maigres coureurs, les disgraciés bicyclistes, remplaçant les beaux éphèbes nus, les discoboles, les cavaliers qui servirent de modèles pour les frises du Parthénon.

Lorsque ces croquis paraîtront, les élections municipales seront terminées dans la plupart des communes, sauf dans celles où l'abondance des candidats ménage aux électeurs les douceurs du ballottage. Inutile de constater, n'est-ce pas, que cette grande manifestation du suffrage universel, base et gloire de nos institutions, n'a donné lieu à aucun désordre; tout s'est passé avec le calme, la sincérité, je dirai même la majesté, que le peuple apporte dans l'accomplissement de ses devoirs politiques: chacun a voté selon sa conscience; on n'a pu relever la moindre trace de pression, de menaces, de corruption, de substitution de bulletin et autres méfaits que les réactionnaires imputent méchamment aux champions du progrès et aux défenseurs de la liberté. Les gendarmes oisifs ont passé leur journée à se promener dans les bois avec leur petite famille et les cabaretiers ont fermé leurs boutiques, faute de consommateurs. On n'a élu partout que des honnêtes gens, instruits, travailleurs, intelligents, décidés à se dévouer, avec la plus entière abnégation et le plus pur désintéressement, à la gestion des affaires publiques. Dans ces conditions, si la France ne se déclare pas heureuse, il faut avouer qu'elle est bien difficile.

LUTÉCIUS.

Les Livres

Les tomes III et IV des *Mémoires de Barras* viennent de paraître chez Hachette; ils terminent cette publication qui, à son début, souleva bien des controverses: les napoléonistes s'émurent de voir un homme qui porte le nom de Duruy se faire l'éditeur des calomnies et des malpropétés dont ce méprisable Barras accable Bonaparte et Joséphine. Aujourd'hui, les fidèles de l'Empereur peuvent être rassurés: Barras n'a point fait tort à Napoléon; il a, au contraire, et bien malgré lui sans doute, justifié le coup d'Etat de Brumaire et le régime impérial en nous donnant, dans toute sa laideur, le tableau des intrigues, des malversations et des crimes qui déshonorèrent le Directoire. M. Georges Duruy a placé en tête de chacun de ses volumes une étude qui est un modèle de critique historique.

Grâce à des documents nouveaux, M. le marquis de Sassenay a pu démêler la ténébreuse texture du drame qui mit fin à la carrière royale de Murat; son volume, *Les derniers mois de Murat*, nous apporte la preuve indiscutable que son départ de Corse, dans le but de reconquérir son royaume, lui fut suggéré par des traîtres, que son débarquement au Pizzo fut un véritable guet-à-pens et que tout était préparé pour aboutir à la catastrophe du 13 octobre 1815.

Les Mémoires de Madame de Chastenay, publiés par M. Alphonse Roserat, embrassent la période comprise entre 1775 et 1815; le premier volume seul a paru et nous mène jusqu'en 1804. L'intérêt particulier de ces mémoires provient des relations suivies de Madame de Chastenay avec Fouché et avec Réal, les deux grands policiers de l'Empire. Ajoutez-y cette note que Madame de Chastenay resta, dans le fond, purement royaliste, même sous l'Empire, et qu'elle était fort répandue dans tous les mondes. C'est dire l'intérêt que présentent ces mémoires, écrits en un style aimable et facile.

Les Quatre portraits de Lamartine, du cardinal Lavignerie, d'Ernest Renan et de l'empereur Guillaume II, par Jules Simon, parus naguère en divers recueils, se relisent avec plaisir et intérêt. Des patriotes intransigeants ont reproché au philosophe et à l'observateur qu'est Jules Simon d'avoir tracé de l'empereur allemand un portrait sinon flatté, du moins bienveillant. Ce sont là de puériles indignations. La physionomie de Guillaume II, qui domine notre époque, doit être connue, expliquée et commentée, et elle ne pouvait trouver un meilleur peintre, plus français et en même temps plus impartial.

Les Lettres intimes échangées entre Ernest Renan et sa sœur Henriette viennent compléter la plaquette parue l'an dernier sous le nom de Renan et intitulée: *Ma sœur Henriette*. Ce nouveau volume, qui comprend la réimpression de cette plaquette, contient en outre la correspondance qui en forme le complément. On y voit le tableau des débuts difficiles, des perplexités morales, des hésitations sur la direction à prendre, et, se manifestant peu à peu, les germes de ce scepticisme et de cette ironie et perfide bonhomie qui constituent la physionomie particulière d'Ernest Renan.

Céphise forme, je crois, le soixantième volume de l'œuvre d'Henri Gréville; ces innombrables pages, la fertile authoress les a peuplées d'une foule de types qui ne s'effacent point de la mémoire des lecteurs. L'adorable Céphise, cendrillon bourgeoise, modèle de dévouement filial et, avec cela, jolie, spirituelle et tendre, tiendra brillamment sa place dans la galerie des héroïnes de Madame Henry Gréville.

Aucun rapport entre ces aimables personnes et celles que fréquente M. J. Ricard. Il y a, dans son dernier roman, une créature névrosée, suédoise et infestée d'ibsnisme — et, pour comble, « ayant tache », comme disent les agences matrimoniales — qui exerce une influence vraiment néfaste sur tous ceux qui l'entourent. Finalement, elle se fait épouser — si j'ai bien compris — par l'amant de sa meilleure amie; cet honnête procédé lui permet de trouver *Le Chemin de la Paix*.

Au « chemin » de cette peu sympathique Suédoise, je me permets

de préférer le *Chemin fleuri*, de M. Gaston Deschamps: chemin un peu battu, sans doute, mais qu'importe, si l'on y rencontre la fraîcheur et le parfum? Le principal personnage du livre est un romancier qui, au contact d'une jeune fille très simple, très droite, très pure, s'aperçoit que toute son œuvre, ses études de mœurs, ses sondages de cœur humain ne sont que de fausses peintures et qu'on rencontre parfois dans la vie — et plus qu'on ne croit — de belles âmes et des cœurs purs. Ce romancier est bien près d'être un sage, mais alors il lui faudra quitter le métier!

En parcourant les *Grandes amoureuses*, j'ai éprouvé d'abord un certain étonnement: je ne retrouvais pas mon Richépin, sa large allure, ses grands gestes, ses vocables retentissants, ses véhémences. La lecture de la préface m'a éclairé: « c'est un pauvre bougre d'ouvrage... (voilà mon Richépin retrouvé), un enfant de ma jeunesse, écrit il y a vingt-cinq ans... » Une très compliquée série de circonstances a retardé l'apparition de cette œuvre. Elle n'en est pas moins fort intéressante, solidement documentée, et donnant de beaux portraits de Dalila, de Sapho, de Laïs et autres femmes qui aimèrent beaucoup et furent très aimées.

Mémoires d'un artiste, c'est peut-être un titre un peu gros pour un recueil de divers écrits de ce grand cœur et de cette belle âme que fut Charles Gounod. On les lira cependant avec la sympathie qu'éveille le souvenir du musicien qui, mieux qu'Auber, que Berlioz et qu'Ambroise Thomas, a fièrement porté, pendant la seconde moitié de ce siècle, le drapeau de la musique française.

Ce n'est pas un sujet nouveau, que La Fontaine et ses fables. M. le vicomte de Broc a su cependant trouver, dans *La Fontaine moraliste*, matière à un très ingénieux volume, sorte de conférence à l'usage des jeunes femmes et qui leur apprendra comment on doit lire le fabuliste et ce qu'on peut trouver dans son œuvre.

L'art de Forain est assez difficile à définir; ce qui sort de son crayon n'est pas précisément du dessin, c'est plutôt une allusion à un dessin qu'il juge inutile et banal d'exécuter avec exactitude et précision; il laisse au public le soin de compléter l'œuvre et le public lui est reconnaissant de cette marque de confiance en sa sagacité. Les légendes elles-mêmes sont aussi concises que les dessins et valent souvent par ce qu'elles ne disent pas. *L'Album-Forain*, que vient d'éditer la librairie Plon, contient, en une soixantaine de planches, une jolie collection de bassesses, de vices et de coquinerie; un très spirituel et très sagace avant-propos de Maurice Talmeyr complète cet album, qui méritait d'être un peu plus soigné au point de vue de la fabrication matérielle.

Le goût du public le porte de plus en plus aux publications en couleurs. Ce n'est point, d'ailleurs, une nouveauté: la naïve et rudimentaire imagerie d'Epinal en vit depuis plus d'un siècle. Mais aujourd'hui l'on veut et l'on peut faire mieux, grâce à l'emploi des presses typographiques en couleurs, qui détrônent l'antique coloriage au patron, grâce aussi à la photographie, qui permet de donner soit la vie elle-même, comme on le voit dans *l'Album militaire* publié par la maison Boussod, Valadon et Co, soit la reproduction d'œuvres artistiques, comme vient de le tenter, avec un succès complet, la librairie Charpentier et Fasquelle, avec son *Musée galant du XVIII^e siècle*. Toute l'œuvre égrillarde des petits maîtres de l'époque, Baudouin, Boucher, Fragonard, Debucourt, etc., réservée jusqu'ici aux riches amateurs, est mise à la portée du public à un prix ridiculement modique. L'exécution, sans doute, n'est pas parfaite, mais elle suffit pour donner aux petits acheteurs l'impression d'un art aimable et qui, même dans ses compositions les plus risquées, conserve toujours l'élégance et l'esprit, sans jamais tomber dans l'obscène ni le laid.

La maison Chaix, où Jules Chéret publia ses premières œuvres, a eu l'excellente idée de réunir, en une collection de format réduit, les plus intéressants spécimens de cet art nouveau, l'art de L'Affiche. A la suite de J. Chéret, de véritables maîtres se sont révélés qui, avec des conceptions diverses, ont poursuivi et atteint le but de s'imposer à l'œil du passant, de symboliser en une figure le produit industriel, la pièce de théâtre, le livre, qui veulent s'annoncer au public. Cette polychromie, qui anime les rues, est malheureusement condamnée à

toutes les destructions. Certains amateurs se procurent, à grands frais, des exemplaires de ces affiches; mais la place manque dans nos homes exiguës pour les développer. La reproduction des œuvres des *Maîtres de l'Affiche* comble donc une lacune; c'est en même temps une contribution précieuse à l'histoire de l'art de la fin du

xix^e siècle. Commencée le 1^{er} décembre 1895, cette publication compte aujourd'hui cinq livraisons, qui sont un vrai régal pour les yeux.

T. G.

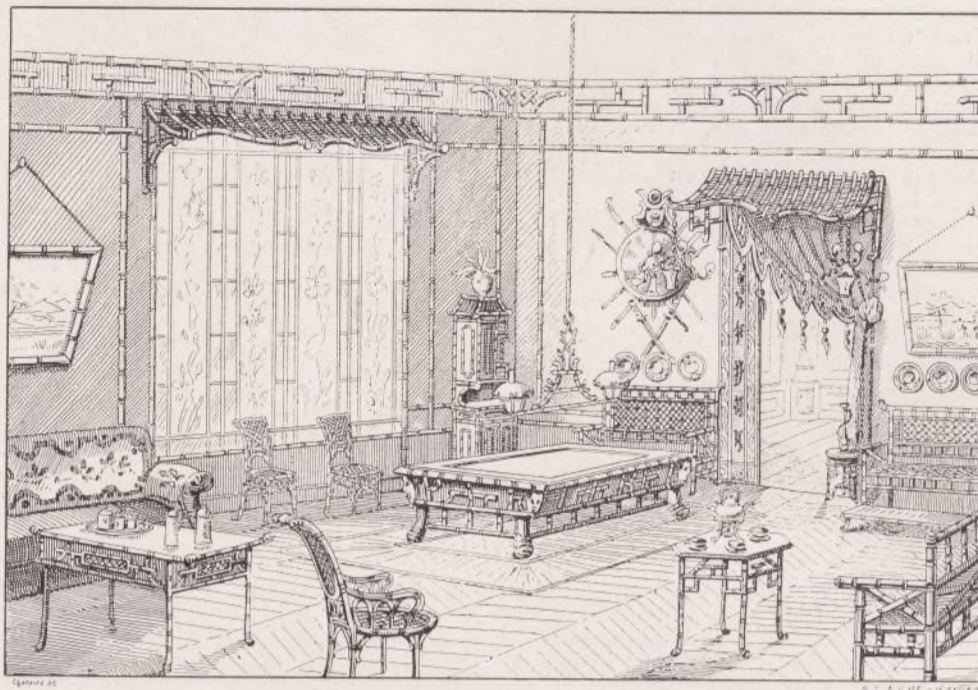
Villas et Châteaux

SALLE DE BILLARD

Nous continuons à présenter à nos lecteurs la série des installations artistiques pour la campagne.

Cette fois, MM. PERRET et VIBERT, les directeurs de la « Maison des Bambous », nous donnent la maquette d'une salle de billard créée et installée par eux dans un des châteaux du Prince de Galles, près Brighton.

Les murs sont tendus d'une étoffe japonaise à petits dessins très sobres, facilitant le repoussé de tous les objets décoratifs à qui elle sert de fond. Des baguettes et décors de bambou, rehaussés de touches dorées, servent d'encadrement à chaque panneau. Des toits en bambou naturel et en forme de pagode, couronnent chaque porte et recouvrent les têtes de tous les rideaux ou portières. Le billard, les tables, les quelques petits meubles pratiques ornant cette pièce sont en bambou naturel sur fond de palissandre frisé, rehaussé d'ornements japonais en nacre et ivoire. Les sièges, d'un très grand confort, sont en bambou ou en rotin souple et ont tous une forme particulière et originale. Les étoffes, en broderies aux tons chauds et veloutés, ont été créées spécialement par la « Maison des Bambous ». L'ensemble est idéalement joli. Une visite dans les magasins, 33, rue du Quatre-Septembre, à Paris, permettra à nos lecteurs de voir, en même temps que des maquettes d'installation pour tous les genres de pièces, le plus beau choix d'objets décoratifs, vases de porcelaine, de bronze, jardinières, paravents, lustres, etc., etc., et surtout les meubles et sièges pour jardin et serre, un des triomphes de la « Maison des Bambous ».



Salle de Billard installée par MM. PERRET & VIBERT, « Maison des Bambous »
33, Rue du Quatre-Septembre, Paris.

La Mode Tailleur

PAR HENRI PETIT

L'heure est venue où les brusques changements de la température obligent les personnes sages à se munir de vêtements confortables et modérément chauds pour suppléer aux fourrures, qui, dès aujourd'hui,



d'hui, doivent être mises en garde selon l'usage. Mais il ne faut pas oublier que, pendant la demi-saison, le premier devoir d'un costume est d'être léger, afin qu'on puisse le porter sans fatigue.

Le « Driving-Coat » dont on a vu le dessin ci-dessus réunit toutes les conditions de distinction et d'élégance. Il sera extrêmement bien porté aux courses, cela saute aux yeux, parce que c'est là surtout qu'il sera utile, précieux. Par sa coupe toute spéciale, il constitue un vêtement parfait pour conduire.

Il se fait généralement en très beau drap « Box Cloth » d'été dans les tons mastic clair, suède, beige ou noisette.

HENRI PETIT, 5, Boulevard Malesherbes.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

EXCURSIONS

En Touraine, aux châteaux des bords de la Loire et aux stations balnéaires de la ligne de Saint-Nazaire au Croisic et à Guérande.

Premier Itinéraire : 1^{re} classe 86 francs. — 2^e classe 63 francs. Durée : 30 jours.

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, Saumur, Angers, Nantes, Saint-Nazaire, Le Croisic, Guérande, et retour à Paris, *via* Blois ou Vendôme, ou par Angers, *via* Chartres, sans arrêt sur le réseau de l'Ouest.

NOTA. — Le trajet entre Nantes et Saint-Nazaire peut être effectué, sans supplément de prix, soit à l'aller, soit au retour, dans les bateaux de la Compagnie de la Basse-Loire.

La durée de validité de ces billets peut être prolongée une, deux ou trois fois de dix jours, moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 % du prix du Billet.

Deuxième Itinéraire : 1^{re} classe 54 francs. — 2^e classe 41 francs. Durée : 15 jours.

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, et retour à Paris, *via* Blois ou Vendôme.

En outre, il est délivré à toutes les gares du réseau d'Orléans, des Billets aller et retour comportant les réductions prévues au tarif spécial G. V. n° 2 pour des points situés sur l'itinéraire à parcourir, et *vice versa*.

Ces billets sont délivrés toute l'année à Paris, à la gare d'Orléans (quai d'Austerlitz), aux bureaux succursales de la compagnie et à toutes les gares et stations du réseau d'Orléans, pourvu que la demande en soit faite au moins trois jours à l'avance.



Les changements de saison sont funestes à la beauté du teint. La peau devient rousse, elle se gerce et perd sa blancheur. Il faut toute la valeur d'un produit comme la *CRÈME SIMON* pour rétablir l'équilibre; le *Savon* et la *Poudre de riz Crème Simon* qui activent les bons effets de celle-ci, sont indispensables. Le succès toujours croissant de cette parfumerie célèbre a excité la jalousie et amené bien des imitations. Il est donc prudent d'exiger la signature J. SIMON, rue de la Grange-Batelière, 13, Paris.

LE FIGARO-SALON DE 1896

PAR PHILIPPE GILLE

Plus de 100 Reproductions en Phototypographie auxquelles viennent s'ajouter SIX GRANDES PRIMES DOUBLES EN COULEURS (format 42x64) des principales œuvres de l'Exposition de la Société des Artistes Français (Champs-Élysées) et de la Société Nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars).

En vente, chez tous les Libraires et à l'Hôtel du « Figaro », les deux premiers fascicules.

N° 1. — Société des Artistes Français (Champs-Élysées) : grande prime double en couleurs : *La Défense de Rambervillers (Vosges), en 1870*, par J. BENOIT-LÉVY.

N° 2. — Société des Artistes Français (Champs-Élysées) : grande prime double en couleurs : *Manon Lescaut*, par ALBERT LYNCH.

UN FASCICULE : 2 FRANCS — LES SIX FASCICULES : FRANCO, 13 fr. 50

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.



LA BELLE HISTOIRE

D'une Echarpe couleur de Cheveux d'or

Par Charles Buët

COMMENT DOM PHILIPPIN DE SAVOIE FIT TENIR SON TROISIÈME CARTEL
A MONSIEUR DE CRÉQUY, GENDRE DU CONNÉTABLE.

Le donjon du château de Chambéry, où les ducs de Savoie ne résidaient plus que rarement depuis que Blanche de Montferrat avait fait de Turin leur capitale, formait un massif accosté de trois tours : la tour du Vent, qui commandait la campagne au-dessus de la Truanderie, où se rassemblaient les vagabonds et les mendiants ; la tour de la Prison, à trois étages de cachots, avec une cage en fer, un *ratier* ou cave humide creusée dans le sol, et une salle basse où l'on baillait la torture aux criminels ; enfin la tour de la Poype, qui dominait le quartier de la ville desservi par la porte des Juifs.

Au bas de cette tour, se trouvait un préau où l'on voyait une triple volière destinée aux faucons et aux éperviers, ainsi qu'une loge où l'on tenait des ours, des loups et des lynx ; le duc Amédée VIII y avait même, assez longtemps, nourri des lions.

Le donjon comprenait une salle de parément, ou salle de parade, éclairée par une rosace et quatre croisées, et richement peinte par maître Johannet. Elle attenait au grand poêle, *magna stupha*, pièce essentielle de toute habitation féodale comme de toute bonne hôtellerie, et à la chambre de l'Empereur, où le comte Vert hébergea magnifiquement Charles IV au mois de mai de l'an 1395.

Deux cents ans plus tard, presque jour pour jour, en mai 1599, dom Philippin de Savoie, chevalier grand-croix de Saint-Jean de Jérusalem, capitaine de cheval-légers et colonel d'un régiment d'infanterie, achevait de s'habiller en son vaste cabinet, tendu de tapisseries de Bergame, orné de beaux vases de faïence que lui avaient envoyés ses cousins Médicis.

Un page tenait devant lui, sous le feu de six gros cierges de cire parfumée, plantés en deux torchères de fer noir, une glace de Venise faite de quatre morceaux bien rajustés, en un cadre de bois doré. Et cette glace lui offrait l'image d'un cavalier de quarante ans, haut de taille et svelte, les épaules larges et bien d'aplomb, l'œil vif et noir, la barbe et la moustache taillées à la royale, les lèvres avivées par une pointe d'opiat, le teint frais, les cheveux crespelés, d'un roux ardent, les mains fines, fortes et longues.

Des bottes en peau de daim, brodées, fenestrées, garnies d'une gourmette et d'éperons d'or, enfermaient ses jambes bien musclées ; et par-dessus des chausses de velours incarnadin, bandées d'une dentelle d'argent, il venait d'endosser un justaucorps couleur d'*Espagnol malade*, c'est-à-dire d'un jaune safran clair, dont il attachait les aiguillettes à ferrets de pierreries, lorsqu'un autre page à sa livrée introduisit un seigneur de belle mine et de noble prestance, non point vêtu en muguet de cour, mais plutôt en soldat, de simple drap génois gros vert à galons d'or bruni.

« Eh ! fit dom Philippin, dont les traits s'illuminèrent d'un sourire avenant, eh ! bonsoir à vous, Bertrand de Seyssel, baron de la Serra, cornette-blanc de Savoie ! Comment se porte ma commère, Madame Bonne ?

— Ma femme rend ses devoirs à Votre Seigneurie, répondit le grave personnage, en saluant le prince avec respect.

— Bon ! de quelle méchante humeur êtes-vous, Seyssel ? Et quelle mouche vous pique ?... Peppino, mon écharpe. »

Le page alla prendre, sur un dressoir que surmontait un dais ouvré à jour dans du noyer, un coffret carré couvert de filigranes d'un travail exquis s'enlevant sur un fond de moire bleue. Dom Philippin tira de sa poche une clef suspendue à une chaîne, ouvrit la boîte et en tira une écharpe fort belle, mais qui semblait déjà un peu fanée.

Elle était tissée de fils d'or, de fils d'argent, et de soie paille, qui lui donnaient la teinte blonde du blé mûr, légèrement dorée, à reflets fauves, ombrés d'un brun tendre. Aux deux extrémités, des doigts de fée avaient brodé, en cheveux un peu plus foncés, des lettres entrelacées formant un monogramme, au-dessus d'une dentelle d'une finesse extrême, soutenue par de longues franges.

Avant de la passer sur son justaucorps, dom Philippin baisa cette écharpe aussi dévotement que le prêtre son étole, en se parant pour l'autel.

Puis il l'agrafa par une broche de diamants et disposa les pans autour de la coquille de son épée.

Alors seulement, et après s'être jeté, dans le miroir, un dernier regard, avec un sourire d'heureuse vanité, il revint à M. de Seyssel, qui n'avait point répondu encore à sa question.

« Bertrand, dit-il gaiement, suis-je ainsi bien attifé ?

— Où allez-vous, mon cher seigneur ?

— Où ? chez ma bien-aimée Clorinde, et je t'emmène souper avec nous.

— Pas avant, toutefois, que je ne me sois acquitté d'un message qui n'est pas pour me plaire !... Mais où le maître ordonne, le serviteur a le devoir d'obéir.

— Que voulez-vous dire, Seyssel ? » demanda le prince, un peu inquiet, en observant le visage soucieux et chagrin de son visiteur, qui poussait des soupirs à rendre l'âme.

Il le prit par la main, le conduisit à un tabouret garni de point de Hongrie, s'assit lui-même dans un grand fauteuil de cuir cordouan, près d'une table où reposaient des hanaps et une bûche de cristal pleine de vin épicé, et congédia les pages d'un geste impératif.

Se voyant seul avec le baron, il reprit : « La guerre va-t-elle recommencer ? La trêve est-elle rompue ?

— Non, que je sache. C'est précisément parce que nous voici, pour quelque brève durée, en paix avec nos voisins, que Son Altesse voudrait... que Son Altesse ordonnerait...

— Parlez sans réticences. Le duc Charles-Emmanuel, mon frère, a volonté de m'employer en quelqu'un de ses desseins ? Je suis à ses ordres, tout ainsi que mes frères, beaux-frères et neveux. Quand on a du sang de Savoie dans les veines...

— On ne permet pas à un Français de se vanter d'en avoir répandu une pinte, l'interrompit nettement M. de Seyssel. Or, c'est le propos qu'a tenu M. de Créquy, et Son Altesse entend que vous en exigiez raison. »

Dom Philippin remplit un hanap, le vida d'un trait, et suffo-

quant d'avoir bu sans reprendre haleine : « Par tous les diables de Genève ! s'écria-t-il d'un ton furieux, je ne puis cependant passer ma vie à faire à M. de Créquy l'honneur de me battre avec lui :

— Ma foi, l'honneur est partagé, Monsieur. Si vous êtes du sang de Savoie, la barre tranche votre écusson !... Et quant à Créquy, Blanchefort en son nom, il est sire de Canaples, prince de Poix, et sera pair et maréchal de France... Un de ses ancêtres fut grand-maître du Temple, son grand-oncle fut grand-maître de Malte, et son oncle, cardinal. Sa femme est fille de Lesdiguières... Bref ! l'adversaire est digne de croiser le fer avec n'importe quel prince.

— Vous parlez comme un traité d'héraldique, Seyssel !

— Vous aurez loisir d'apprendre cette science dans quelque forteresse du Piémont, où Son Altesse vous enverra, si vous gardez, sans la venger, l'injure faite à votre nom.

— Ouais ! En sommes-nous là ?

— Charles-Emmanuel a déclaré qu'il ne vous reverrait qu'après l'affaire terminée, vous laissant le choix entre un duel à mort et une prison perpétuelle. Et je suis chargé de vous le dire par le marquis d'Albigny, votre beau-frère qui, se rendant en Faucigny, s'est arrêté chez moi, tantôt, le temps de me charger de la commission, en me faisant promettre de lui laisser six heures d'avance avant de vous la rapporter. Voilà qui est fait. »

Dom Philippin frappa du pied avec impatience.

« J'ai appelé deux fois déjà Monsieur de Créquy sur le terrain. La première fois, avec La Buisson et le chevalier de Pingon, entre Grenoble et Gières. A la seconde, Créquy avait pour seconds MM. de Fontaines et de la Baume d'Hostun... Je fus blessé.

— C'est bien de quoi le Français gouaille, se vantant d'avoir eu de votre sang et de vous tenir pour un pauvre escrimeur !...

— Par tous les diables ! s'écria le prince, décidément en colère, et qui se mit à arpenter la chambre en tous sens avec agitation, le jeu n'en vaut pourtant pas la chandelle !... Tu sais de quoi il s'agit, Bertrand ?

— A peu près. Mais s'il vous plaît de me conter l'histoire...

— Tu te souviens du siège de Chamousset ?

— Fort bien. J'y reçus une estafilade dans le bras gauche, une balle de mousquet dans la cuisse et j'y perdis cent ducats.

— Moi, dit Philippin de Savoie, je fus obligé de sauter dans une barque, tout armé, pour traverser l'Isère, juste à la tombée de la nuit. Un gros de fantassins de M. de Créquy me poursuivait en criant : « Pille ! pille ! » La maudite barque heurte un banc de sable où s'était échouée la souche d'un châtaignier ?... Elle fait eau, elle se rompt, elle coule, et me voilà me sauvant à la nage, tant bien que mal, et plutôt mal que bien.

— Baste ! un bain froid au mois de septembre n'a jamais démolie personne, riposta M. de Seyssel en riant aux éclats.

— Vous riez, vous ? grogna le prince, furieux. J'abordai, sous Miolan, mouillé, trempé, transi. Des soldats faisaient du feu à la porte d'une chaumière. L'un d'eux me reconnaît, m'offre ses vêtements... Je ruisse-lais... J'avais la tête engluée d'herbes, je puais le marécage. Qu'eussiez-vous fait, baron ? Moi, je n'hésitai guère. Le soldat me donna ses habits et demeura en chemise, tandis que les miens séchaient. Seulement...

— Ah ! ah !

— Oui... Ah ! ah !... J'avais oublié mon écharpe, cousue sur ma soubreveste. Cette même écharpe que j'ai là et que ma douce Clorinde a brodée de ses cheveux. Mon soldat, le lendemain, vend l'écharpe, trois ducats, à son mestre de camp, qui s'en va la porter à Créquy. Et Créquy me la renvoie en me faisant dire qu'il me conseille d'être dorénavant plus attentif aux faveurs des dames.

— Le conseil valait un coup d'épée.

— Il en valait trois... que j'ai reçus...

— Et qu'il faut rendre.

— Vous avez raison, Bertrand. Allons souper !

— Non, tant que je n'aurai pas satisfaction des volontés de Son Altesse.

— Ah ! si Créquy était en Piémont...

— Oui. Vous vous en débarrasseriez par une bonne *coltellata*. Mais nous sommes en-deçà des monts, et le couteau doit avoir trois pieds de long. Finissez-en donc une bonne fois, mon gracieux seigneur !

— Soit ! Aussi bien ce Charles de Blanchefort, Canaples, Poix, Créquy, et tout son chapelet de noms, appuyés du créquier de gueules en champ d'or, m'échauffent la tête et les oreilles. Holà ! » cria dom Philippin, en frappant à tour de bras sur un timbre.

Un page entra aussitôt. Il convient de lui rendre cette justice qu'il écoutait à la porte.

« Est-ce qu'il y a quelqu'un dans les antichambres ?

— Oui, Monseigneur. Le sieur de la Verdatière.

— Heu ! Bachod, sieur de la Verdatière, un gentilhomme filleul de feu monsieur mon père, trompette et rien de plus...

— Assez pour porter un cartel, Monsieur.

— Tous les diables l'écorchent et moi aussi ! Bertrand, savez-vous où prendre Créquy, présentement ?

— Certes ! Il est à Lyon, chez son grand ami le maréchal de Biron.

— Celui avec qui nous conspirons ? Ce qui me console, c'est qu'on lui coupera la tête un jour où l'autre. Envoie-moi La Verdatière, petit page. »

Peu après, un long, sec, laid, maigre personnage se montrait sous la portière ornée de croix tréflées de Saint-Maurice, très roide en sa casaque de buffle fauve et ses grègues d'écarlate ; les manches zébrées de canotilles d'argent sur satin jaune, et ses jambes de héron enfouies en des houzeaux de gros cuir.

Le prince ne le regarda même pas :

« La Verdatière, lui dit-il en se redressant avec majesté, vous allez enfourcher votre cheval, séance tenante, et partir pour

Lyon. Vous irez droit au logis du maréchal de Biron, vous demanderez audience à M. de Créquy et vous lui direz que je l'attends, le 2 de juin prochain, sur la rive du Rhône, près du port de Quirieu-en-Bugey, pour nous battre à armes égales, secourus ou non secourus. Allez, La Verdatière ! Et toi, Seyssel, viens souper. On nous attend. »

COMMENT DOM PHILIPPIN MONTRA QUE, S'IL AVAIT MAUVAISE TÊTE, IL AVAIT BON CŒUR.

Le duc Emmanuel-Philibert de Savoie, qu'on appelait Tête-de-Fer, qui battit Montmorency et les Français à Saint-Quentin, le jour de la Saint-Laurent, et qui fut le neveu et le généralissime de Charles-Quint, n'eut qu'un fils de son mariage avec Marguerite de Valois, la marguerite des marguerites, comme on la nommait, fille du roi chevalier et dotée du duché de Berry, avec trois cent mille bons écus au soleil.

Mais la docte amie de Jacques Amyot, qui savait à merveille le grec et le latin, et qui, selon Brantôme, « fut la patronne de ceux qui étaient dans le besoin, dans l'adversité, ou en peine, ou en faute », eut bon nombre de rivales. Son mari eut, d'ailleurs, le bon goût de les choisir autant parmi les plus belles qu'entre les mieux nées. Il eut Amé, commandeur de Savoie, marquis de Saint-Rambert, de Lucrèce Proba ; la marquise de Lans, mariée à un

d'Este, de Laura Crevola ; la marquise d'Albigny, épouse de Charles de Simiane, de Béatrix de Langosque, marquise de Planaise, fille du grand chambellan de Savoie. Enfin la mère de dom Philippin était fille de Martin Doria, général des galères.

Le fils d'Emmanuel-Philibert, le légitime, suivit les traces de son père. Il eut pour maîtresses de gentilfemmes, telles que



Louise de Duingt de la Val d'Isère, Argentine Provana, fille de son chancelier, et Marguerite de Châtillon. Ce fut, sans doute, appréciable quant à l'alliance, mais la morale n'y gagna rien, et peut-être est-il permis de dire que les amours blasonnées sont plus pour la honte que pour l'honneur des princes qui abusaient de leur prestige et méusaient de leur puissance.

Quoi qu'il en soit, les bâtards de Savoie jouissaient d'une grande influence et tenaient une bonne place à la cour de ce souverain bossu, qui doublait de rouge sa casaque blanche et

l'endossait soit à l'envers, soit à l'endroit, selon qu'il voulait servir la France ou l'Espagne.

Son favori était justement ce dom Philippin, brave à la bataille, mais plus réfléchi en temps de paix et mal disposé à risquer sa peau en des cartels lancés à l'aventure, qui descendait les rampes du vieux château de Chambéry appuyé sur le bras de son bon compaig Bertrand de Seyssel.

En dépit des ordonnances, les rues de la ville n'étaient guère plus éclairées qu'un simple coupe-gorge. De ci, de là, pendait



une lanterne, ou un falot de toile, où vacillait la pauvre mèche d'un bout de chandelle de suif. On n'y voyait goutte, et pour éviter les tas d'immondices, les flaques d'eau, les obstacles de toute espèce qui encombraient les voies, il fallait qu'un page ou un valet, bien appris, marchât en avant, une torche allumée au poing. Dom Philippin, par mesure de prudence, en avait pris deux.

Ils s'engagèrent, en effet, dans un dédale d'allées ouvertes sous les maisons, et desquelles certaines côtoyaient des canaux remplis d'une eau fétide. Evitant ainsi de traverser la Judée ou Juiverie, ils passèrent derrière les murs, non loin de Saint-Antoine, sortirent de la ville par le pont du Reclus jeté sur la rivière de Leyse, et au delà du petit faubourg de Reclus, gravirent les premières pentes de la colline de Lémenc.

« Nous voici bientôt arrivés, compère, dit alors dom Philippin en montrant à Seyssel une lumière qui brillait entre les arbres. C'est là mon paradis ! »

— Heu ! fit l'austère gentilhomme, choqué du langage désinvolte du galant dameret, heu ! prenez garde, Monsieur, que ce paradis-là ne vous conduise tout droit à l'enfer !

— Tu ne connais pas Madame Clorinde ?

— J'ai eu l'honneur de l'entrevoir un jour qu'elle allait en litière au couvent des Cordeliers.

— Et, dis-moi, n'as-tu pas admiré son incomparable beauté ?

— Depuis que j'ai épousé Bonne Costa, elle seule me semble belle.

— Ta sagesse est un reproche à ma folie, riposta le bâtard de Savoie d'un ton de dépit. Vas-tu me sermonner, comme un de ces révérends cordeliers dont tu viens de parler ? Je n'aime guère les prêcheurs ! Fais-toi ermite ou va prendre le rabat et la robe noire de messieurs de Genève si tu détestes le jeu, le vin, les belles. Ventre saint gris ! comme dit mon cousin le roi Henri IV, la vie n'est pas que de batailles et de pénitences ! »

Et sur cette algarade, le digne seigneur s'arrêta devant un petit pavillon carré accosté d'une tourelle et caché à demi sous des arbres d'une belle venue et derrière une haie très épaisse d'aubépines et de troïnes. Une large pelouse, plantée d'arbustes et garnie de corbeilles de fleurs qui saturaient d'un parfum délicieux l'air humide et frais de la nuit, entourait cette demeure,

d'où l'on dominait toute la vallée, qui allait s'élargissant en prairies et marécages jusqu'au bord du lac du Bourget.

Par cette nuit étoilée, aux clartés astrales, les Alpes apparaissaient comme vêtues de chapes argentées. Des flocons de nuées en couronnaient les cimes ; les rochers luisaient au-dessus des sapins noirs, et au-dessus des maisons enchevêtrées de la ville — masse confuse — brillaient les poivrières du donjon, les toits d'ardoises des tours, les flèches des clochers.

Sur un ordre de leur maître, les pages éteignirent leurs torches et se blottirent sous un hangar, à l'ombre de la haie, tandis que, suivi du sire Bertrand, il s'avancait vers la tourelle. Au bruit de leurs pas, une porte s'ouvrit et une voix féminine demanda, en dialecte piémontais : « Est-ce vous, monseigneur ? »

— Moi-même, avec le baron de la Serra, friponne ! Préviens la comtesse et reviens nous éclairer. »

Mais déjà la lueur d'une lampe montrait les premières marches d'un escalier tournant, et celle qui l'élevait à la hauteur de son visage, une robuste et corpulente paysanne, vêtue du costume archaïque et si étrange des villarinchines de la Maurienne et coiffée de l'escophion aux immenses ailes de toile.

Elle fit la révérence, en servante bien apprise, et dom Philippin, familier et populaire comme tous ceux de sa famille, lui adressa un bon sourire en passant.

Bientôt les deux seigneurs furent introduits dans un petit salon que, sans doute, la maîtresse de céans venait de quitter à l'instant, car une subtile odeur d'iris et d'ambre y flottait encore, et, sur le tapis de velours d'une table, on voyait un drageoir ciselé et un éventail de plumes jaunes entourant un miroir ovale.

Seyssel remarqua l'élégance et la richesse de cet appartement, meublé de grands fauteuils en bois sculpté, à coussins de soie brochée, d'un cabinet florentin en ébène incrusté d'ivoire et d'une crédence chargée de belles pièces d'orfèvrerie.

Devant la croisée, aux vitres en fonds de bouteilles sablées d'or, se drapaient d'amples rideaux fleurdelisés.

Il demeura tout à coup ébloui à la vue d'une femme qui entra en écartant la portière. Elle était, en vérité, une merveille de beauté, avec une dignité pleine de grâce, un port de reine. D'opulentes boucles de cheveux d'un blond d'épi, tressés de fils de perles, s'échappaient de son bonnet de drap d'or. Sa

robe de brocart bleu céleste dessinait une taille superbe, et le chatouillement de ses yeux noirs effaçait celui des diamants qui criblaient son corsage.

Le grave Seyssel, tout ébloui qu'il fût, s'effara néanmoins de voir le prince mettre un genou à terre pour prendre la main de cette belle créature et la couvrir de baisers. Il se borna, quant à lui, au salut profond et par trois fois répété, qu'il réservait à la souveraine, et relevant le front, il attendit qu'on lui adressât la parole.

« Soyez le bienvenu, Monsieur le baron de la Serra, lui dit avec une douceur affable la comtesse Clorinde. Je sais que vous êtes des meilleurs amis de dom Philippin, et je me suis empressée, dès que j'ai entendu votre nom, d'ordonner qu'on dressât votre couvert.

— Soupçons donc, ma mignonne, dit le prince en se relevant sans plus de cérémonie, car je meurs de faim, diable m'emporte, presque autant que d'amour!... Après quoi, je vous conterai les nouvelles. »

Nul ne connaissait le véritable nom de la comtesse Clorinde: on la savait Italienne et de noble lignage, mais venait-elle de Venise ou de Rome, de Florence ou de Naples? on l'ignorait. Bien qu'elle parût très jeune, on la voyait depuis dix ans suivre dom Philippin dans tous ses voyages, à la guerre même, et l'on assurait qu'un mariage secret avait consacré cette liaison, à demi avouée.

Il y avait là, toutefois, un mystère qui piquait la curiosité des courtisans de Son Altesse. Les vœux de Malte pouvaient être rompus, et puisque la comtesse était de grande race, plus riche que dom Philippin, assez médiocrement apanagé, et si belle que le duc lui-même, affirmait-on, s'en était épris et n'osait aucune remontrance à son frère, on ne comprenait pas que les deux amants subissent les inconvénients d'une situation irrégulière, scandaleuse, accentuaient les puritains.

Le souper, servi avec délicatesse et profusion, dans une vaisselle plate magnifique, surprit encore M. de Seyssel, point accoutumé à tant de faste, bien qu'il fût de noble maison et riche. Il y fit honneur, ayant le vigoureux appétit que donnent un corps sain et une conscience tranquille. Il mangea de tout, de l'estouffade aux pommes d'amour et du risotto aux truffes blanches, du pâté de venaison et de la poularde rôtie, du fromage persillé et des fraises, des confitures et des gâteaux.

Il but à proportion, et le vin rouge de Monterminod, et le muscat blanc de Lucey, et le mousseux d'Asi, et le vieux Chypre de la commanderie, à une pistole le flacon.

Subjugué par les charmes de Clorinde, séduit par sa voix d'un timbre pur et velouté, ravi de son esprit et de sa gaieté, mis en bonne humeur par la chère exquise, le fumet des vins la splendeur des coupes, des aiguères, des bassins, il se laissa dompter, le rude soldat, par les délices de la volupté, ainsi qu'il eut le courage de l'avouer à sa noble épouse lorsqu'il rentra au logis, peu avant l'aurore.

Il laissait alors dom Philippin auprès de Clorinde qui, ayant surpris sur ses traits la trace de quelque souci, voulait en apprendre la cause.

Il la lui révéla sans hésiter, espérant, pour ainsi dire, qu'elle s'opposerait, par tous les moyens que l'amour suggère à une femme, au combat que la sévérité du duc de Savoie lui imposait. Car, tout brave qu'il fût, il ne se souciait guère d'une nouvelle rencontre avec M. de Créquy, estimant que deux duels successifs suffisaient à laver une injure vieille déjà de plus d'une année, et las de porter les armes depuis longtemps, fatigué de la vie des camps et du tumulte des batailles, il n'aspirait plus qu'au repos et aux plaisirs.

Mais il fut stupéfait d'entendre la comtesse lui dire: « Est-ce là vraiment tout le sujet de votre peine, Philippe? Mais Son

Altesse a raison et vous devez châtier ce Créquy!... Fournissez-lui donc un bon coup d'épée et qu'il n'en soit plus question!

— Vous me voyez donc, sans crainte, affronter la colère de mon ennemi? interrogea le prince, piteux et candidement interrogé, il le faut confesser.

— N'êtes-vous pas invincible, mon seigneur bien-aimé, chevalier de la Table-Ronde, parangon des preux Arthus et Ogier?

— Ma toute belle, je ferai tout ce qu'il vous plaira pour l'amour de vos beaux yeux.

— Apportez-moi donc les cheveux de Monsieur de Créquy, et fussent-ils plus durs que poils de sanglier ou crins de mulets, je vous en broderai une écharpe pour mener son deuil.

— Oh! que vous le haïssez, mon amie!

— Non... Je ne saurais le hair, ce pourfendeur, qui met si volontiers flamberge au vent. Tout au plus me fait-il rire! Alors c'est pour le 2 juin que vous êtes accordés?

— Oui, mon cœur.

— A Quirieu?

— A Quirieu, qui est une seigneurie à moi, dans les montagnes du Bugey, sur les rives du Rhône.

— Je vais de ce pas me commander un ajustement tout en velours paonné, afin d'y être... Et n'ayez peur, mon Philippe, vous n'aurez jamais eu juge de camp...

— Mais si je suis blessé? l'interrompit-il dolement.

— Je vous panserai.

— A mort?

— Je coudrai votre linceul.

— Oh! oh! songeriez-vous à commander aussi le bonnet et le voile des veuves?

— Plutôt le chapel de roses blanches des mariées, dit la comtesse avec son divin sourire. Venez ça expier par un baiser la vilaine parole que vous avez dite, Monsieur! Et faites-moi vos adieux, car à dater de

cette heure, il convient de reprendre santé et gaillardise aux fins de coucher promptement ce Créquy sur le carreau. »

Dom Philippin obéit et bientôt oublia, dans les enivrements de l'amour, les terreurs de l'avenir.

COMMENT DOM PHILIPPIN, NAVRÉ DE TROIS COUPS D'ÉPÉE ET DE DEUX COUPS DE POIGNARD, RENDIT L'ÂME ENTRE LES BRAS DE LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR.

Au sortir de la magnifique vallée de la Valsérine, qu'il arrose de Bellegarde à Culoz, le Rhône infléchit brusquement son cours, laisse à sa gauche les plaines marécageuses de la Chautagne et le lac du Bourget, descend vers la montagne de Parves, sous laquelle il coule, passe par la cluse de Pierre-Châtel, tourne les monts d'Izieu et de Cordou, et regagne vers Lagnieu, à travers des bois magnifiques, entre la Sémine et la vallée de l'Ange.

C'est une succession de paysages de rêve, admirables surtout quand les brumes légères, fines et transparentes comme une gaze d'argent, adoucissent les contours, atténuent les verts, d'une gamme si franche, les bruns rosés de la terre, les gris de tous les tons des rochers.

Rien n'est plus beau que certains pertuis, par où s'engouffre le fleuve impétueux aux eaux crémeuses, d'un bleu de turquoise à certaines places, glauque ou blanc d'étain à d'autres, mais toujours miroitant d'un lacs de fils d'or.

Ce ne sont que défilés sauvages, vallons boisés, qu'unit ou sépare le large cours du fleuve, étalé en nappe lacustre, quand il trouve assez d'espace pour s'étendre entre les aulnaies et les saulaies de ses bords.

Pierre-Châtel est une ancienne forteresse jetée au sommet d'un rempart de rochers, à moins d'une lieue de Belley. Ce nid d'aigle, qui faisait partie de la seigneurie de Bugey, donnée en fief par l'empereur Henri, en 1137, aux comtes de Savoie,



devint, avec le Valromey, un apanage des barons de Vaud, branche de cette maison souveraine, à laquelle il fit retour.

En revenant des Croisades ou en y allant, le comte Vert de Savoie, Amé VI, octroya Pierre-Châtel à l'ordre de saint Bruno et y installa quinze cénobites de la Chartreuse « qui prioient Dieu et célébroient tous les iours messe pour le salut de son âme ».

Sa veuve, Bonne de Bourbon, leur assigna en outre mille florins de revenu. Le monastère fut choisi pour y tenir les chapitres de l'ordre chevaleresque de l'Annonciade, et au moment où va s'achever notre histoire, y résidaient pour quelques jours, et d'ailleurs par simple curiosité : le vieil évêque de Belley, Jean Geoffroy Ginod, Melchior, comte de Montmayeur, lieutenant général en Bresse, et Joachim de Châteauneuf, bailli de Bugey.

Car la querelle émue entre le bâtard de Savoie et Charles de Créquy menait grand tapage, devenait un événement politique, un défi de Savoyards à Français, et les préliminaires en exigèrent de nombreuses et difficiles négociations.

Lorsque le trompette Bachod, sieur de La Verdatière, lui avait apporté le cartel de dom Philippin, Créquy, l'ayant reçu en souriant d'aise, s'était borné, en lui baillant une bourse dûment gonflée de nobles à la rose, à lui répondre par l'antique dicton de sa famille :

« Créquy, Créquy le grand baron, nul ne s'y frotte ! »

Il fut convenu que douze gentilshommes de Savoie et douze de Dauphiné assisteraient au combat, outre les témoins qui devaient être, pour le prince, le marquis de la Chambre, Seyssel de la Serra, M. de Michal, Pierre de Rovorée, seigneur d'Attignac; pour M. de Créquy, MM. du Passage, de Morges, d'Auriac, de Disimieu et de la Buisse, de la maison d'Alleman, alliée à Bayard.

Après avoir envoyé un message à l'évêque de Belley, aux fins qu'une messe fût célébrée à ses intentions dans la cathédrale Saint-Jean, le 2 juin, jour de la rencontre, dom Philippin se mit en route pour le petit port de Quirieu, où elle aurait lieu, escorté d'une suite nombreuse de gentilshommes, d'écuyers, d'officiers, de pages, de serviteurs, tous admirablement équipés et montés, et joyeux comme s'ils allaient à la noce.

A une lieue en arrière, accompagnée seulement d'un cavalcadour, de deux pages et de quelques miquelets armés jusques aux dents, venait la comtesse Clorinde, en sa litière que portaient deux beaux mulets de Maurienne, enharnachés de pompons, de grelots et couverts d'une résille à ses couleurs avec des houppes d'or.

De son côté, M. de Créquy et ses amis, en moindre apparat, quittaient Lyon et venaient à petites journées, par Crémieu et



Morestel, où ils s'arrêtèrent pour la couchée, de même que dom Philippin faisait halte à Yenne, d'où, par son fidèle trompette La Verdatière, il expédia la lettre suivante à son adversaire :

« Monsieur, j'ai à vous faire savoir de mes nouvelles, et parce qu'il m'est impossible de m'approcher de vous si près que je le désirerais, je vous supplie de vous vouloir avancer jusqu'au port de Quirieu et de me donner avis du jour que vous y arriverez par le retour de ce trompette. Je m'assure que vous prendrez volontiers cette peine et que j'aurai sujet de me louer par tout le monde de votre façon de procéder, qui m'obligera à demeurer votre serviteur »

« D. PHILIPPES DE SAVOIE. »

Créquy répondit à ce message par une épître d'un tour aussi galant : la noblesse était jalouse, à cette époque, de son privilège le plus enviable, la courtoisie. Il écrivait :

« Monsieur, l'envie que j'ai de satisfaire à votre désir m'a fait venir de Lyon pour me rendre au lieu que vous m'avez marqué. J'y serai infailliblement demain à midi et n'en bougerai que je n'aie de vos nouvelles, m'assurant que vous m'en ferez savoir par personne digne de foi et de qui je puisse prendre assurance, et que vous procéderez avec tant de franchise en cette action que j'aurai occasion de me louer de vous par tout le monde et de me dire votre serviteur »

« CRÉQUY. »

Le 2 juin, par un temps un peu couvert, les deux troupes arrivaient presque en même temps à Quirieu.

Dom Philippin, monté sur un genêt d'Espagne d'une blancheur de neige, dont le harnois était de velours rouge brodé et surbrodé d'or, avec une couverture parsemée de croix tréflées et bordée de lacs d'amour entrelaçant la devise F. E. R. T., portait un splendide habit en satin noir et blanc, garni de pampilles d'argent et criblé de perles; ses bas de soie bleue et son chapeau rebrassé couvert d'une profusion de plumes et d'aigrettes blanches et noires, s'assortissaient à ce costume, digne d'une fête royale plutôt que d'un duel à outrance.

M. de Créquy, très beau cavalier, de noble mine, la figure un peu railleuse, le sourire fin, était également fort paré, mais dans un goût moins sévère. Son pourpoint en satin gris de lin, découpé sur un satin incarnat, était rehaussé de plumetis d'or et d'argent. De belles pierreries étincelaient à son col, à son ceinturon, à la garde de son épée.

A la vue du prince, il mit pied à terre le premier et s'avança vers lui d'un pas leste. Otant alors son feutre à plumes rouges, tandis qu'il jetait la bride à un page à sa livrée, il fit une humble révérence en disant :

« Je me félicite, Monsieur, de la bonne fortune qui me vaut l'honneur de vous rencontrer ici, et je vous prie de me croire, en toute occasion, le plus obéissant de vos serviteurs. »

Dom Philippin quitta la selle, se découvrit à son tour, et du

même ton d'exquise urbanité : « Je souhaitais passionnément cette rencontre, Monsieur, car je suis également à votre entière dévotion, et je crois que nous avons à nous dire quelque chose de définitif.

— Je ne saurais, Monsieur, comment exprimer la joie que j'ai de vous entendre. Toutefois, je suis d'une race où, si parler est bien, agir semble mieux.

— Savoie n'aime pas davantage la loquacité des orateurs, Monsieur, riposta dom Philippin en montrant les armoiries de son cheval. Voyez, notre devise n'est faite que de l'initiale de quatre mots.

— Il plaira donc à Votre Altesse que notre colloque soit continué l'épée à la main.

— Et je vois, de l'autre côté du Rhône, un pré qui paraît disposé pour un entretien de ce genre. Il ne reste plus qu'à laisser à nos amis la liberté de prendre telles dispositions nécessaires.

Sur ces mots, les deux seigneurs se saluèrent de nouveau, toujours le sourire aux lèvres, et chacun vint reprendre sa place parmi ses témoins.

Il y avait là nombreuse assistance, car outre les seconds et les vingt-quatre gentilshommes désignés, plus de cent personnes de la suite des deux adversaires se pressaient sur les bords du Rhône. Il fallut donc quelques instants pour régler les dispositions du combat, plus minutieux, suivant l'étiquette et le code chevaleresque de ce siècle, que de nos jours, où le duel est devenu la plus ridicule des formalités, quand il n'est pas une lamentable tuerie.

Le pré désigné par le bâtard était assez vaste, tapissé d'herbe fraîche, mais avec une large clairière où le terrain nu, sec, sans pierre ni cailloux, offrait un espace suffisant. Une double rangée de peupliers d'Italie et de saules, émergeant d'une haie de coudriers très touffue, l'entourait et le protégeait presque dans toute son étendue contre les rayons du soleil. Cette petite plaine avait été d'ailleurs visitée la veille par quarante ou cinquante gentilshommes, et soigneusement appropriée par leurs écuyers.

Deux barques étaient amarrées à des piquets sur la rive ; l'une, assez grande pour contenir une vingtaine de passagers. En outre, un bac permettait à un cavalier de traverser le fleuve.

Un homme y monta et le passeur le conduisit de l'autre côté : il s'agissait de mesurer, au galop d'un cheval, une distance suffisante pour que les douze Savoyards fussent postés de telle façon que les douze Dauphinois eussent, le cas échéant, le temps de franchir le Rhône sur l'une des barques et de les rejoindre sur le pré.

Le bateau quitta donc le bord et navigua de conserve avec le bac, portant Créquy et ses témoins.

Cela fait dom Philippin passa à son tour avec les siens.

Puis on vit la barque revenir une fois encore et ramener une dame masquée du *touret de nez* en usage à la cour et enveloppée d'une mante à la flamande en soie mate noire, constellée de brins de jayet. Elle s'appuyait au bras d'un robuste vieillard à barbe grise, en casaque de buffle et plastron de fer, avec jambards et brassards, et armé d'une rapière.

Les deux adversaires mirent bas leurs habits et demeurèrent avec leurs bas et leurs chausses de soie, laissant voir des chemises magnifiques, ouvrees de fils d'or, à collets et manchettes de superbes dentelles.

Dom Philippin fit demander à Créquy la permission de nouer en ceinture son écharpe, cette même écharpe cause de leur différend. Créquy acquiesça mais se ceignit aussi de la sienne, qui était de satin bleu céleste.

Il fut alors question de fouiller les combattants. Dom Philippin, tout d'abord se récria, manifesta une vive répugnance, mais enfin il se prêta aux exigences de la règle et permit à la Buisse de le fouiller, tout en criant au seigneur d'Attignac, lequel allait en faire autant à Créquy : « De la ceinture en haut, Attignac, de la ceinture en haut ! »

La Buisse ayant fini, s'écria : « Il est à nous ! il est à nous ! »

— A vous ? dit M. de Savoie furieux. Pourquoi avez-vous si mauvaise opinion de moi ?

— Monsieur, répartit la Buisse, je l'ai fort bonne. Mais je dis cela parce que vous avez affaire avec la plus rude épée de France ! »

Le marquis de la Chambre donna enfin le signal, et les adversaires entrèrent en lice, l'épée dans une main, le poignard dans l'autre.

Ils s'attaquèrent sur-le-champ, avec impétuosité. Dom Philippin eut d'abord l'avantage. Il allongeait estocade sur estocade. Mais Créquy, plus jeune, plus habile, moins préoccupé, n'ayant pas une femme pour juge de camp, le serra de si près que le pauvre prince fut bientôt acculé.

Un premier coup d'épée lui creva la cuisse, teignant de pourpre son bas de soie bleue ; un second lui perça l'épaule, et le troisième, enfin, le renversa. Aussitôt M. de Créquy se jeta sur lui : « Demandez-moi la vie ! cria-t-il, ivre de l'odeur du sang.

— Non. Tuez-moi ! » répondit Philippin.

Deux coups de poignard lui firent deux blessures. La poitrine ouverte, les membres pantelants, le bâtard de Savoie gisait, inerte.

« Monsieur, répéta Créquy, je vous laisse la vie, si vous l'implorez.

— Savoie commande et ne demande pas ! murmura le bâtard, dont le sang jaillissait, fumant, inondant l'herbe d'une rosée rouge.

— Monsieur de Créquy, s'écria alors d'Attignac au désespoir, faites grâce ! Que mon maître ne meure pas sans confession ! »

Déjà la dame au masque noir avait, en courant, traversé la prairie. Elle tomba à genoux au moment où Créquy et la Buisse prenaient dom Philippin chacun par un bras pour le relever. Ils ne purent y parvenir.

Un chirurgien s'approcha. Mais il n'y avait aucun secours à donner au malheureux blessé. Il n'eut que la force de se soulever, de poser sa tête sur les genoux de la comtesse Clorinde qui, par un effort surhumain, le soutint, et il rendit le dernier soupir, en fermant les yeux.

Un courrier, dépêché par le duc de Savoie pour empêcher le combat, arriva trop tard. Les procès-verbaux furent envoyés à Henri IV et à Charles-Emmanuel, qui versèrent des larmes en apprenant l'issue de cette fatale rencontre.

Un gentilhomme, nommé Lorange, avait voulu courir sus à Créquy, lequel dut se jeter à l'eau pour lui échapper.

Lorange fut tué en duel par Fontaines ; celui-ci se battit avec Villemor peu après, ils firent coup fourré et s'entretuèrent, et la Buisse eut le même sort avec un des témoins du bâtard de Savoie.

Les Chartreux de Pierre-Châtel refusèrent de recevoir la dépouille mortelle de celui-ci, homicide de soi-même, selon les lois de l'Eglise.

Quant à Créquy, un boulet de canon le coupa en deux au siège de Crema.

(Illustrations de Jacques Wagrez).

CHARLES BUET.



LES DEUX SOEURS LÉGENDAIRES

PAR ROMAIN COOLUS

IL y avait une fois (du moins je me le suis laissé dire, car je n'y suis pas allé voir) deux sœurs qui habitaient avec leur mère (veuve probablement, car on ne souffle pas un traître mot du papa dans cette histoire) une maisonnette dans une forêt. Bien que les villas ne manquent pas dans la forêt de Mont-



morency, on s'étonnera peut-être que trois femmes sans défense aient eu le courage de séjourner au milieu des bois, surtout à une époque où les loups et les sangliers ne se gênaient guère et ignoraient pour la plupart les plus élémentaires usages de la civilisation. Il est à croire qu'elles y trouvaient leur petit bénéfice, soit qu'elles tinssent une buvette pour messieurs les ouvriers bûcherons, soit qu'elles fussent de connivence avec les maraudeurs et les contrebandiers et que leurs caves servissent à celer des marchandises volées ou passées en fraude. Ce point est demeuré obscur, mais comme il est parfaitement inutile à l'intelligence de notre récit, nous nous dispenserons de l'éclaircir à giorno.

Ces deux sœurs, comme il arrive journellement dans nos cités les plus en progrès, n'avaient l'une pour l'autre qu'une sympathie mitigée; leurs rapports étaient volontiers aigres-doux et plus volontiers aigres que doux. D'abord l'aînée était brune et possédait une paire d'yeux noirs à rendre jaloux le jais et à déconcerter l'ébène, tandis que la cadette s'enorgueillissait d'une chevelure blonde à rendre les blés soucieux et d'yeux bleus, d'un bleu transparent et limpide, évoquant les ciels de mai et les mers de septembre. Vous comprendrez facilement que ces deux sœurs eussent l'une pour l'autre des sentiments acides; l'aînée estimait qu'on n'avait pas le droit d'être aussi insolentement blonde que sa cadette et la cadette considérait comme injurieux d'être aussi impudemment brune que son aînée.

En d'autres termes, ces demoiselles forestières se détestaient cordialement, ce qui est très fâcheux, mais plus fréquent qu'on ne le croit d'ordinaire. Aussi bien leurs caractères différaient-ils d'une façon aussi certaine et positive que la couleur de leurs prunelles et la teinte de leurs cheveux. L'aînée, nature espagnole, était aussi ardente, pétulante et criarde, que la cadette, tempérament scandinave, était placide, calme et reposée. Il ne se passait guère de

jour où ces sœurs disparates n'eussent l'une pour l'autre des paroles vives et des propos blessants; on ne sait ce qu'il fût advenu des nuits si elles n'eussent pris le sage parti de les consacrer au sommeil.

Leurs discussions diurnes dégénéraient rarement en querelles caractérisées grâce à l'intervention salutaire de la maman. Cette dernière, ainsi qu'on peut le constater, hélas! dans la plupart de nos familles modernes, n'avait pas pour ses deux filles une affection égale; pour l'aînée qui lui ressemblait au physique non moins qu'au moral elle marquait une vive préférence. Aussi toutes les fois qu'elle intervenait dans leurs éternels débats prenait-elle avec une partialité déplorable le parti de l'aînée contre la cadette. Celle-ci, très suffisamment renseignée sur les sentiments maternels n'attendait même plus qu'ils se manifestassent; pour éviter des torgnoles et des taloches auxquelles elle avait droit, elle s'empressait de s'éclipser en douceur aussitôt qu'elle entendait le pas de sa mère dans l'escalier. En un mot la vie lui était rendue insupportable; mais c'est la caractéristique de la vie de se laisser supporter même par les personnes qui la jugent insupportable.

Un jour que la cadette se trouvait dans une allée de la forêt occupée à cueillir des simples, elle vit venir une vieille femme toute courbée sous le poids des branchages morts dont elle avait fait un tas considérable; elle marchait péniblement, appuyée sur un bâton noueux et chacun de ses pas faisait dodeliner sa tête branlante. Son visage était parcheminé de rides et ses pauvres yeux gris dénonçaient une telle fatigue que les plus secs se fussent sentis pris de pitié.

Notre jeune fille ne put tolérer sans émotion la vue d'une si misérable vieillesse; elle s'approcha de la paysanne et lui tint ce langage: « Ma mère, je suis jeune et robuste; il ne sied pas que je m'occupe à l'ouvrage facile de cueillir des simples pendant que vous peinez douloureusement à porter ce fardeau; indiquez-moi l'endroit où vous devez déposer ce bois et pendant que vous chercherez les herbes à ma place je ferai la tâche injuste que l'on vous a imposée; oui, injuste, car elle est au-dessus des forces d'une pauvre vieille bonne femme comme vous ».

La paysanne répondit: « Ma fille, tu as de généreux senti-



ments et je te prouverai que je sais les reconnaître; tu n'as pas obligé une ingrate. Mais rassure-toi: si je charge mes vieilles épaules d'un faix aussi lourd, ce n'est pas que j'y sois contrainte; c'est moi-même qui m'impose cette tâche. J'ai travaillé toute ma vie et il me serait pénible de constater que je ne suis plus bonne à rien. Tant que le ciel me conservera des forces suffisantes pour transporter mon bois du milieu de la forêt jusqu'à ma maisonnette, je serai tranquille et me rirai de la vieillesse. Donc sois sans remords et continue à rechercher tes simples. Cependant, je suis un peu fée et je veux te prouver que je fus sensible à ton attention charitable. Désormais, toutes les fois que tu ouvriras la bouche pour prononcer une parole, il en sortira des diamants et des perles fines que tu pourras recueillir et qui te feront plus riche qu'une princesse; de sorte que si le cœur t'en dit tu pourras épouser un prince, car tu posséderas une dot somptueuse. Ce qui ne saurait déplaire à la plupart des princes actuels, dont les finances sont généralement en assez mauvais état. »

Sur ces mots la vieille disparut et la jeune fille reprit toute soucieuse le chemin de la maison, non sans avoir à maintes reprises parlé tout haut pour ne rien dire et simplement pour expérimenter le fabuleux privilège dont la vieille femme l'avait investie.

Naturellement la mère et la sœur aînée crièrent au miracle. Cela ne s'était jamais vu, dix fois on fit raconter à la jeune fille avec force détails les événements de la matinée, non sans avoir pris soin au préalable de placer devant elle un immense baquet plus habitué à se voir empli de pommes de terre et même de pommes d'air que de diamants et de perles fines. C'étaient là richesses incalculables; la mère et la sœur aînée s'en voulurent emparer, mais à leur grande déception dès qu'elles touchaient au baquet, les pierres précieuses se volatilisaient comme par enchantement. Elles accusèrent la cadette de leur jeter un sort, mais elles n'en voyaient pas moins disparaître, sans y pouvoir remédier, de merveilleux trésors.

Il fallut aviser: « Ma fille, dit la mère, il est probable que les diamants ne s'évanouissent que parce qu'ils ne nous appartiennent pas. En somme, il n'y a aucune raison pour que la fée ne te fasse pas le même cadeau qu'à ta sœur; pourquoi l'avantagerait-elle? Tu sais la façon de t'y prendre; il ne t'est pas difficile de revenir ici en répandant des perles fines; alors tu pourras les recueillir, les vendre, et te constituer une dot telle qu'un prince te demande en mariage. Ce n'est pas une perspective qui me

déplaise de devenir un jour la belle-mère d'un authentique souverain ».

L'aînée acquiesça. En attendant qu'elle parlât de diamant, sa mère parlait d'or. Elle s'en fut donc un matin à la forêt, se posta à l'endroit indiqué par sa sœur et attendit le bon plaisir de la vieille.

Celle-ci ne tarda pas à paraître, chancelante et succombant sous la charge du bois. La jeune fille se précipita à sa rencontre et la pria de se laisser aider: « Bien volontiers, répondit la vieille, je suis aujourd'hui particulièrement fatiguée. Le maître qui m'emploie est cruel et il exige que je porte une charge qui excède de beaucoup mes forces. Va, ma fille, tu me rends service et le bon Dieu te récompensera ».

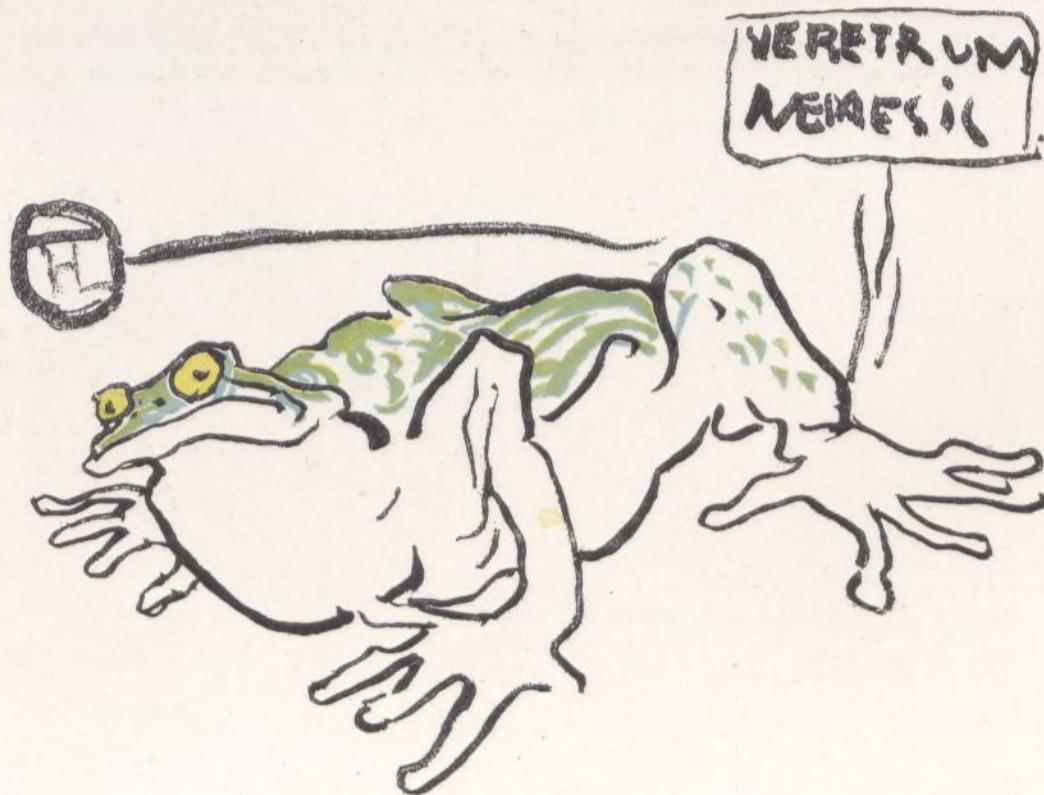
« Il s'agit bien du bon Dieu, pensa la jeune fille. Il y a sûrement erreur; l'autre vieille portait du bois pour son plaisir; celle-ci travaille pour sa chienne de vie; je me suis trompée; je veux bien travailler pour une fée mais pas pour la première vieille venue; ce serait stupide ». Et jetant à terre les fagots, elle s'écria: « Bonne vieille, tu ne m'as pas regardée; est-ce que tu t'imagines sérieusement que je vais m'entretenir pour toi sans profit? Un autre jour, si tu veux bien; aujourd'hui je t'engage fort à recharger ton bois sur tes épaules, car il pourrait bien rester là jusqu'à la fin des temps, à moins qu'il ne lui pousse des ailes ». — « Tu t'es donc jouée de moi, reprit la vieille! Il t'en cuira, ma petite;

tu as eu tort de mépriser ce bois, car c'est celui dont je me chauffe. Tu ne tarderas pas à t'en apercevoir. Désormais tu ne pourras proférer une parole sans qu'il sorte de ta bouche des vipères et des crapauds. Cela t'apprendra à vouloir rouler les fées et tu en seras d'autant plus vexée que ta cadette continuera à faire pleuvoir perles et diamants ».

Tout se passa comme la fée l'avait ordonné. Mais, ô dénouement imprévu et d'ailleurs immoral, il advint que la généreuse cadette finit ses jours dans la misère parce qu'à force d'avoir secreté des diamants et des perles elle ne trouva plus de joaillier qui voulût rien lui acheter, tandis que la méchante aînée finit les siens dans l'opulence, parce qu'à force d'expectorer des crapauds et des vipères, elle donna naissance à des batraciens et à des reptiles, si perfectionnés, que tous les jardins zoologiques du monde se les disputaient à prix d'or.

ROMAIN COOLUS.

(Illustrations de Toulouse-Lautrec).



LE MAJOR GÉNÉRAL ALEXANDRE BERTHIER

PAR FRÉDÉRIC MASSON

En Italie, un matin de 1796, en présence de Darnière, l'ordonnateur en chef de l'armée, Bonaparte s'était mis dans une terrible colère contre son chef d'état-major. Quand il se fut retiré, Darnière se trouva seul avec Berthier : « Savez-vous bien, dit-il, que cet homme a des emportements intolérables ? — Vous avez raison, répondit Berthier, mais souvenez-vous qu'un jour il sera beau d'être le second de cet homme-là ».

De ce moment, Alexandre Berthier avait pressenti sa vie et tracé sa carrière. Il la suivit si bien que, en 1809, l'Empereur ayant à régler les nouvelles armoiries de l'homme qu'il avait fait trois fois Prince, y inscrivit cette devise : *Commilitoni Victor Caesar*. A qui, hors à Berthier, eût-il pu donner ce glorieux nom ? D'autres, sans doute, se sont plus tôt attachés à sa fortune et par le hasard des rencontres, ont été accrochés à lui, mais nul aussi fidèlement, nul aussi étroitement, dans une union aussi intime de sa pensée militaire, ne l'a accompagné, ne l'a assisté, ne l'a servi, et cela depuis le 7 germinal an IV jusqu'aux jours néfastes d'avril 1814. Berthier a su — et c'est là pour l'immortaliser — se contenter d'être le second, d'exécuter strictement les ordres qu'il recevait, se cantonner étroitement dans son rôle d'agent d'exécution. Il n'a eu ni la prétention d'agir de son chef, ni l'ambition de se mettre en un rang où son esprit eût trahi sa fortune. Il est resté ce qu'il était destiné à être, ce qu'il avait voulu être et, en vérité, n'y a-t-il pas gagné davantage pour sa renommée que s'il avait tendu à la première place ? Cette place, s'il l'eût prise, il s'y fût perdu. Trois fois en sa vie, il eut patente de commandant en chef : Mais, la première fois ce fut en cette campagne de l'occupation de Rome où il n'y eut point même de rencontre avec les Pontificaux ; la seconde fois, ce fut durant la campagne de Marengo et ce commandement fut purement nominal puisque le Premier Consul était à l'armée ; la troisième fois, au début de la campagne de 1809, en Autriche, et peu s'en fallut qu'il n'en coûtât cher.

Rien ne subsiste donc de cette légende accréditée lors des premières campagnes d'Italie : que Berthier était le faiseur de Bonaparte, que c'était à lui que Bonaparte devait les plans de ses victoires. Mais si l'on constate la faiblesse de Berthier comme imagineur de plans stratégiques, comme combineur de forces, raison de plus pour affirmer sa supériorité comme exécutant des pensées d'à côté, pour mettre en la lumière qui convient l'esprit d'abnégation continue, de continuel sacrifice qui le soutient durant ces vingt années où il n'a que des haltes et pas un repos ; raison de plus pour rendre pleine et entière justice à cette faculté d'organisation, à cette faculté de compréhension, à cette faculté de subdivisionnement si l'on peut dire, qui est maîtresse en Berthier, et qui lui fait appliquer exactement le coup de cloche qui éveille les volontés, dissipe les incertitudes et supprime les ambiguïtés. Berthier est, et doit rester le type du chef d'état-major général : D'abord parce que mieux qu'homme au monde il a su son métier et l'a rempli ; ensuite parce que, du métier qu'il savait, il n'a pas conclu qu'il sût tous les autres ; enfin parce que, pas plus que les hautes combinaisons stratégiques, il n'a abordé les hautes combinaisons diplomatiques, qu'il ne s'est jamais établi ni laissé établir en cette position de général invincible et de politique consommé qui semble l'apanage réservé aujourd'hui aux chefs d'état-major, sans qu'ils aient pour l'obtenir à donner nulle preuve de leur intelligence, de leur valeur ou même de leur compétence.

Bien qu'il ne fût point des plus jeunes au moment de la Révolution ; qu'il eût, étant né à Versailles le 20 novembre 1753, dépassé la quarantaine au moment des campagnes d'Italie, Berthier conserva durant la plus grande partie de sa carrière une

activité rare qui est la première qualité d'un chef d'état-major. Il était d'une race à part « une race où, comme le lui écrivait l'Empereur, on vivait quatre-vingts ans ». Il n'avait nulle infirmité physique, avait toujours été sobre, était constamment entraîné à la vie la plus fatigante. Si, à partir de 1812, ses facultés de travail baissent, chez combien d'hommes pourrait-on dire qu'elles se soient prolongées si longtemps ? Qui donc peut oublier que l'Empereur lui-même a déclaré que « à quarante ans, on est trop vieux pour faire la guerre ? » Qui ignore à ce point l'histoire militaire qu'il ose, de parti pris, méconnaître une vérité d'expérience, consacrée hélas ! par les désastres de tous les peuples qui ont prétendu s'y soustraire ? Berthier est inférieur à lui-même à partir de 1812, parce qu'il a cinquante-neuf ans. Bien folles les nations qui, pour ramener la fortune, confient la conduite de leurs armées à des généraux septuagénaires !

Les fonctions de chef d'état-major telles qu'elles étaient remplies par Berthier, telles qu'elles doivent forcément être entendues, même sous un commandant en chef tel qu'était Napoléon, comportent un détail infini et rien de ce détail n'est inutile ou oiseux. Il ne suffit point que Berthier, avec le personnel très restreint, mais de toute confiance, qu'il emmène avec lui, expédie les ordres de l'Empereur — quoique chacun de ces ordres exige huit, dix, douze copies tant pour l'enregistrement que pour les avis et les renseignements aux intéressés — il faut que, personnellement, il avertisse aux ordres découlant de ceux du général en chef pour les mouvements et l'administration ; il faut qu'il réclame, qu'il centralise et qu'il fournisse les états de situation, d'organisation et de personnel, les propositions et les promotions et qu'il veille à la transmission de chacune des dépêches. Il remet lui-même les plis à l'officier d'état-major dont c'est le tour de marcher, il lui fait lui-même ses recommandations, il lui indique la meilleure route, celle où il y a le moins de chance d'être pris. Ce n'est pas un officier qu'il expédie ainsi : ce sont six, sept, huit officiers porteurs du même ordre. Au moment où l'Empereur manœuvre sur Eylau en 1807, il dépêche successivement et par des routes différentes huit officiers au maréchal Bernadotte. Un seul arrive à sa destination, le dernier parti du Grand quartier général : Les sept autres ont été pris.

Au surplus, on sait ce qu'a dit Napoléon : Lorsque à Waterloo, il demande à Soult, major général de sa dernière armée, pourquoi Grouchy n'arrive point et si des officiers lui ont été envoyés. « J'en ai envoyé un, dit Soult. — Ah ! Monsieur, répartit l'Empereur, Berthier en aurait envoyé cent. »

Ces ordres qu'il transmet ainsi, Berthier ne les invente pas : ce n'est point son métier et il a assez à faire. D'ordinaire, il reçoit la première minute du cabinet de l'Empereur et se contente de changer les formules et la salutation qui lui est personnelle. On ne jugeait point, alors, que la victoire, si pressée fût-elle, dispensât de la politesse et des égards dans la correspondance.

Le jour, étant constamment aux côtés de l'Empereur, il recevait les ordres de sa bouche et les écrivait ou les faisait écrire sous la dictée par un secrétaire. La nuit — sans parler des ordres que transmettait le Cabinet — cinq ou six fois l'Empereur le faisait personnellement demander. Chaque fois qu'un officier porteur de dépêches, arrivait au quartier général, c'était lui qu'on éveillait. Il se levait aussitôt, et se rendait chez l'Empereur, suivi de l'officier, pour que Napoléon pût au besoin l'interroger lui-même. De cette façon, quel sommeil ? quel repos ? Que l'on pense que dans une seule nuit, à Varsovie, du 7 au 8 janvier 1807, l'Empereur fit appeler dix-sept fois le major général !

Une faculté rare, celle de pouvoir ainsi se priver de sommeil.



ALEXANDRE BERTHIER A ARCOLE, PAR GROS (1796).
Tableau appartenant au prince de Wagram.

Un jour, un officier général en félicitait le comte Daru, celui dont l'Empereur disait qu'il était « un bœuf au travail » : « Le prince de Neufchatel est bien plus fort que moi », répondit Daru. Je n'ai encore passé que neuf jours et neuf nuits sans sommeil, et le Prince en a passé treize à cheval ou à travailler sans se coucher ». Et toujours parfaitement égal, parfaitement poli, avec un réveil riant, facile et sans humeur. Jamais un mot blessant contre les subalternes; des façons toujours cour-

toises, seulement un air d'embarras qui lui venait de sa perpétuelle habitude de se ronger les ongles.

Cette extrême politesse tenait à l'éducation. Berthier était un homme fait lorsque éclata la Révolution. Il ne pouvait plus, comme il est arrivé à d'autres, mieux nés pourtant qu'il ne l'était lui-même, se déformer et prendre l'habitude des jurons militaires et d'une grossièreté soldatesque. C'était à la vérité un noble tout frais, car son père, capitaine réformé à la suite



BERTHIER AU PONT DE LODI, PAR BAGLER D'ALBE.
(Ministère de la Guerre.)

du régiment Royal-Comtois, surtout ingénieur géographe des camps et marches des armées, avait été anobli tout juste en 1763. Mais, ce père Jean-Baptiste Berthier avait à un degré singulier, outre une habileté technique fort rare, le sentiment de la discipline et la vocation d'éducateur. Pour ses talents, il suffirait de citer cette *Carte des chasses* dont il est l'auteur et qui demeure le chef-d'œuvre de la gravure cartographique en France, et cet *Hôtel des Affaires étrangères, de la Guerre et de la Marine* à Versailles, qu'il bâtit et décora, et qui est un des monuments les mieux conçus et les mieux appropriés pour l'usage auquel il était destiné. Pour son esprit de discipline, il n'est besoin que de renvoyer aux divers règlements qu'il fit, étant gouverneur de cet hôtel, pour en assurer la police. L'ambition ne lui manquait point pour ses trois fils et il n'est qu'à voir les prénoms qu'il leur donna : Alexandre, César et Léopold. Il les éleva lui-même et fit inscrire l'ainé dès l'âge de douze ans et demi dans le corps des ingénieurs géographes (1^{er} janvier 1766). Quatre ans après, il lui obtint une place de lieutenant réformé d'infanterie, puis en 1772 une lieutenance en pied dans la Légion de Flandre. Capitaine de dragons en 1777, passé aux chasseurs à cheval deux ans après, puis au régiment de Soissonnais-infanterie, Alexandre reçoit en 1780 la survivance du Gouvernement de l'Hôtel des Affaires étrangères. En 1781, il part pour la campagne d'Amérique qu'il fait comme sous-aide maréchal général des logis à l'armée de Rochambeau; il en revient adjoint à l'état-major général et passe aide maréchal général des logis le 2 décembre 1787. Il a rang de major en 1788 et de lieutenant-colonel le 14 juillet 1789 : Carrière d'état-major comme on voit, avec une base d'études techniques qui lui fut singulièrement précieuse, car, de fait, quoique figurant dans divers corps de 1770 à 1780, il n'a pas cessé de travailler comme ingénieur géographe. « Son esprit a acquis une telle rectitude dans les travaux géométriques que plus tard, comme l'a dit un de ses aides de camp, ses écrits et ses ordres seront rédigés et réduits à leur plus simple expression avec une lucidité, une clarté mathématiques qui expliqueront en peu de mots les mouvements les plus composés d'une armée ».

Donc l'homme est formé au moment où la Révolution éclate : il a acquis tout le bagage qu'il portera dans la vie. A ces travaux de paix, indispensables pour former un ingénieur militaire, il a joint une certaine pratique de la guerre faite à la vérité dans des conditions d'exception alors, mais qui vont se reproduire singulièrement dans la lutte de la France contre l'Europe.

Seulement voici la Révolution : Comment Alexandre Berthier y échappera-t-il ? Sans doute il n'est point un privilégié, mais il

est un favorisé. Lui, fils d'anobli, il est chevalier de Saint-Louis à trente-quatre ans, lieutenant-colonel à trente-six. Il est survivancier d'un Gouvernement qui peut à bon droit passer pour une sinécure et qui rapporte 6.000 francs l'an. Il doit sans doute une partie de sa fortune à son mérite, mais ce mérite eût-il été découvert si sa mère, Mademoiselle Lhuillier de la Serre n'avait pas été attachée au service de Monsieur, comte de Provence, dans sa prime enfance ? A la Cour, on le tient si bien pour un ami du premier degré que, dès que la garde nationale de Versailles est constituée, on s'applaudit de l'y voir entrer comme major général pour contrebalancer l'influence des Révolutionnaires et en particulier du chef de bataillon Lecointre. Ses premiers actes le montrent royaliste décidé, faisant rejeter la proposition d'exiger des Gardes du corps le serment civique et le port de la cocarde nationale. Il ne tient pas à lui que, aux 5 et 6 Octobre, l'attitude de la milice versaillaise arrête les émeutiers et les assassins. Lorsque La Fayette, ce Lamartine à cheval, croit que l'on peut impunément « conspirer avec la foudre » et réprimer les insurrections en marchant avec elles, Berthier est bien contraint de s'incliner devant les ordres supérieurs, mais, après le massacre des Gardes du corps, après la piteuse rentrée à Paris, La Fayette paraît comprendre que les mesures de vigueur peuvent avoir du bon et Alexandre est adjoint à son état-major. En ce séjour à Paris, très nettement, très ouvertement, il est du parti de l'ordre. Il n'hésite point à se mettre en avant pour demander qu'on érige un monument funèbre aux soldats massacrés à Nancy ; il prend une part active au départ de Mesdames ; il marche avec la garde nationale soldée pour réprimer l'émeute du Champ de Mars ; il est chaque jour en but aux insultes et aux dénonciations de Marat et des folliculaires à la suite. Comment échappe-t-il ? par quel privilège ? par quelle protection ? quand tous ses camarades de la guerre d'Amérique sont proscrits, emprisonnés, guillotins ou obligés de fuir, c'est ce qu'il est impossible de comprendre. Il a dit que, au moment de ce triste voyage du Roi à Varennes, « il s'était prononcé en loyal et vrai patriote » : que, employé à l'armée, il avait organisé, instruit et commandé pendant six mois dix mille hommes de gardes nationales cantonnés entre la Somme et la Marne ; qu'il avait ensuite formé le 3^e bataillon des volontaires de Seine-et-Oise ; que, employé au dépôt de la Guerre, au moment de l'ouverture des hostilités, il avait demandé à aller à l'armée ; mais ne sont-ce point là des titres comme Biron, Custine, Beauharnais, La Fayette, Montesquiou et tant d'autres en auraient pu faire valoir et qui ne les ont pas préservés du décret d'accusation ?

A la chute du Roi, Berthier est déjà à ce point suspect

que, le 20 août, il est suspendu de ses fonctions de chef d'état-major de l'armée de Luckner; on a besoin de lui, il est vrai, et huit jours plus tard on le rétablit, mais c'est pour le destituer d'une façon définitive un mois après (20 septembre).

Il quitte l'armée, revient à Versailles : huit mois se passent. On peut les vivre encore ces mois-là. Après les massacres de Septembre, qui par la terreur ont fait les élections à la Conven-

tion, il y a une sorte d'accalmie. On n'en veut à ce moment qu'à une tête — et c'est une tête royale : Cette tête tombée, les vainqueurs commencent à s'entre-déchirer. La lutte s'ouvre entre la Gironde et la Montagne. Les gens comme Berthier peuvent un temps se reprendre. Mais, voici que les coups se précipitent et qu'on peut, aux mesures révolutionnaires, juger que la partie est perdue pour les modérés et que leur chute entraînera



BERTHIER A LA BATAILLE DE MARENGO, PAR CARL VERNET.
(Appartenant au prince de Wagram.)

fatalement la ruine et la mort de tous ceux qui, de fait ou de droit, sont de leur parti. Un seul refuge : l'armée. Mais Berthier en a été chassé comme officier général ! Il y rentre comme volontaire; obtient une autorisation du Comité de Salut public, encore à ce moment composé de demi-modérés, et part le 11 mai 1793 pour l'armée de la Vendée. Dès qu'il arrive à Saumur, le 14, les représentants en mission, Goupilleau de Fontenay et Garnier de Saintes, trop heureux de rencontrer un homme du métier, lui enjoignent d'accompagner le général Ronsin et les Commissaires du pouvoir exécutif pour opérer une reconnaissance dans le pays insurgé. Après l'attaque de Saumur où Berthier a deux chevaux tués sous lui et où il reçoit plusieurs blessures, les Représentants le requièrent pour faire fonction de chef d'état-major de l'Armée des côtes de La Rochelle (12 juin) sous les ordres des généraux Duhoux et Menou et obtiennent à ces mesures l'acquiescement formel du Comité de Salut public. Mais, le 12 juillet, ils l'envoient à Paris pour réclamer des renforts et là, le Comité de Salut public arrête qu'il ne retournera pas à l'armée.

C'est le moment où la Terreur commence et ces douze mois — de la fin de juillet 1793 où il arrive à Paris, au 27 juillet 1794 (le 9 thermidor) — où les passe-t-il ? Comment, par quel artifice échappe-t-il, lui trois fois déclaré suspect, à la loi des suspects ? C'est vrai qu'il a en mains, dit-il, « quatre-vingt-quatorze titres honorables et approuvés attestant sa conduite révolutionnaire ». Mais qu'est-ce que cela pèse en une pareille époque ? Beaumarnais en a bien d'autres et cela ne l'empêche point d'aller aux Carmes, à la Conciergerie, à la guillotine. Et de plus, Berthier veut à tout prix se défendre, faire sa propre apologie, imprimer ses réclamations : Il en publie au moins quatre une seule année : des pétitions, des adresses, des réponses — mauvais système ! Pour obtenir de vivre, il n'est qu'un moyen, c'est de se faire oublier, et Berthier prétend qu'on se souviendra de lui, des services qu'ils a rendus et qu'il peut rendre. Est-il en prison ? Cela semble au titre d'une de ses brochures, mais les biographies, si incomplètes, si erronées en ce qui le concerne, sont muettes. On le perd en juillet 1793, on ne le retrouve qu'en mars 1795 lorsque sur la demande formelle du général Kellermann il est désigné comme chef d'état-major de l'armée des Alpes et d'Italie. Les notes qui, à ce moment, lui sont données par Dubois-Crancé, montrent l'intention formelle de l'innocenter, intention marquée plus encore par le brevet de général de division qui lui a été adressé le 13 juin : « Les talents de cet officier général, spécialement pour l'état-major, dit Du-

bois-Crancé, sont très recommandables. Sa destitution manquait de motifs puisqu'il fut employé avec succès dans la Vendée après le 20 juin (1792), époque à laquelle on prétendit avoir des reproches à lui faire. Il a été demandé par le général Kellermann, appuyé par Richard et plusieurs autres députés ».

C'est là que sa destinée va se décider, là que, un an plus tard, il rencontrera Celui dont il aura le talent de deviner la fortune et de concevoir le génie, l'Homme qui à sa suite l'entraînera par l'Europe et le monde comme son second, son aide nécessaire et le mènera de victoire en victoire à l'immortalité.

Si l'on veut bien y regarder, à ce moment où il arrive à l'Armée des Alpes, Berthier n'a fait qu'une campagne, celle d'Amérique, et comme sous ordre. La campagne sous Luckner ne peut compter, non plus que ce mois en Vendée. Or, du premier jour qu'il est chef d'état-major de Kellermann, Berthier organise son service exactement de la façon et selon les formules qu'il conservera durant tout l'Empire. Ce sont des registres numérotés de un à onze, qui doivent suffire à tous les besoins et selon lesquels se trouvent réparties, selon un ordre méthodique qui n'a point varié, toutes les matières utiles pour l'organisation, la conduite, la comptabilité, l'historique et même les anecdotes de l'armée. Dès lors, il pose cette règle à laquelle il demeura constamment et absolument fidèle : « Personne ne peut rien envoyer en son propre et privé nom. Tout doit émaner du chef de l'état-major qui est le point central des opérations. Toute la correspondance lui est directe. Il signe tout ». Est-ce son bon sens, est-ce son éducation mathématique, est-ce la force des circonstances qui lui a enseigné ces principes de son métier, en ce temps encore, tout de tradition et d'expérience, sur lequel il n'existe aucun traité, aucun manuel doctrinal, et pour lequel il n'y a nulle école où l'on prétende instruire les jeunes officiers de ce qu'on ignore ? En tous cas, sans maître, il y est maître du premier coup. L'on peut même dire qu'il y est le maître. Et la conviction qui s'imposera à tout esprit non prévenu est celle qu'exprimait un de ses aides de camp. « Napoléon enfantait conceptions, créait, improvisait les moyens, enflammait les cœurs, rendait tout possible. Berthier divisait, subdivisait les ordres, s'identifiait sans modification à la pensée du chef, traçait à chacun ce qu'il avait à faire pour coopérer à l'ensemble, aplanissait les difficultés, pourvoyait aux détails ». Ainsi, Napoléon avait trouvé l'homme qui le complétait, l'agent d'exécution sur qui il pouvait se reposer : non que, pour cela, il lui abandonnât un instant les rênes et ne continuât pas sa continuelle surveillance; non qu'il cessât au moment opportun d'entrer lui-même

dans le détail, mais, jusqu'en 1812 au moins, l'on peut dire que l'ordre-souche, si l'on peut ainsi parler, une fois lancé par lui, tous les dérivés, toutes les branches, tous les rameaux, toutes les ramilles en sont tirés par Berthier, sans qu'il ait, lui, à s'en occuper.

Quel labeur ! Et que l'on songe que durant vingt années la machine ne cesse pas d'être en pression ! Qu'on en juge : 1795, 1796, 1797 ce sont les campagnes d'Italie, puis la marche sur Rome; 1798, c'est l'expédition d'Egypte; 1799, la campagne de Syrie, puis le retour en France, et à partir de Brumaire, la réorganisation de l'armée; 1800, c'est la campagne de Marengo et ensuite une ambassade extraordinaire en Espagne où il y a aussi bien du militaire; au retour, le Ministère de la Guerre; en 1803 et 1804, c'est le camp de Boulogne, les préparatifs de la descente; en 1805, la campagne d'Austerlitz, puis le commandement de l'armée d'occupation et, presque sans revenir en France, la campagne de Prusse, les deux campagnes de Pologne; cela prend 1806 et 1807; en 1808, l'Espagne; en 1809, l'Autriche; en 1810, la grande ambassade à Vienne pour demander la main de Marie-Louise; et puis de 1812, sans arrêt, jusqu'en 1814, la guerre, toujours la guerre, et toujours pour Berthier, du travail, des écritures, des états, des ordres, cela jour et nuit, nuit et jour. Il est le forçat rivé à son bureau. Mais, et c'est là un côté tout à part sur lequel il convient d'insister, *jamais*, tout cet effroyable labeur ne lui fait abandonner « le service actif de Guerre » auprès de l'Empereur, « service, écrit-il en 1813, auquel je suis accoutumé depuis vingt ans et que je ne veux cesser de remplir que quand je ne pourrai plus suivre Votre Majesté ».

Or, ce service de guerre, Berthier le comprenait de telle sorte que c'était toujours à l'endroit le plus périlleux qu'il allait se placer pour mieux voir. Il ne s'agit point ici des premières campagnes d'Italie où chacun, Bonaparte même, devait tour à tour se faire « grenadier, hussard, artilleur », où se jetant les premiers à l'ennemi, sabre ou drapeau en main, les généraux présentaient leur poitrine comme une cible aux balles autrichiennes; il ne s'agit point de ces combats à la façon des héros d'Homère, où les chefs payaient de leur peau les premiers, où, son état-major fauché autour de lui, Bonaparte était tiré de dessous son cheval mort, par un grenadier; mais en pleine fortune, en pleine apothéose, à Wagram par exemple, le prince de Neufchatel, prince vice-connétable, major général de l'armée se promenait au petit pas sous la fusillade la plus terrible avec cet air d'impassibilité un peu gênée qu'il portait partout et continuait à se ronger les ongles. « C'était à ne pas comprendre que quelqu'un en pût échapper », a dit un témoin. Il avait à un degré supérieur la passion de l'honneur militaire et, quelques preuves qu'il eut faites de son courage, il n'admettait point qu'il pût être dispensé d'en donner de nouvelles. Quand, dans la marche sur Moscou, il eut, au sujet de la conduite à tenir, une vive altercation avec l'Empereur, et que celui-ci lui dit que s'il était fatigué il pouvait s'en aller : « Devant l'ennemi, répondit Berthier, le vice-connétable ne quitte pas l'armée, il prend un fusil et se fait soldat ».

A ces mérites sans égaux à ses yeux, Napoléon avait su évaluer les récompenses. Jamais sans doute, dans l'histoire entière on ne

trouvera un sujet à ce point grandi par son maître et chargé par lui d'autant de dignités. Berthier est maréchal d'Empire, Grand-Aigle, chef de Cohorte, puis membre du Grand Conseil de la Légion; il est Grand dignitaire de l'ordre de la Couronne de Fer, il est Grand officier de la Couronne et tient la charge de Grand veneur, il est trois fois Prince : Prince souverain de Neufchatel et de Valengin, Prince Grand-Dignitaire et Vice-Connétable de l'Empire, Prince de Wagram, Colonel général des Suisses, il est Président à vie du Collège électoral du département du Pô. Il a quatorze cent mille francs de traitement, 1,254,945 francs par an de dotations.

Il a pour châteaux Grosbois que le Premier Consul a racheté un million à Moreau pour le lui donner et Chambord où une seule coupe de bois rapporte 200.000 francs. A Paris il a pour palais l'ancien hôtel Bertin, au coin de la rue Neuve-des-Capucines et du boulevard, où s'installera jusqu'en 1848 le Ministère des Affaires étrangères. Sa femme est de maison royale, princesse de Bavière et porte de ce sang dans la race de l'ingénieur géographe et de la femme de chambre de Monsieur. Il a son équipage de chasse plus

brillant, presque plus complet, mieux gorgé et plus courant que celui du Souverain; il est Altesse sérénissime et on l'appelle Monseigneur. Autour de lui, un peuple de chambellans et de laquais tous vêtus de jaune, — car c'est sa couleur de prédilection — et son armée qui est d'un bataillon, est vêtue de citron comme sa maison et on nomme ses soldats « les serins du Prince de Neufchatel ».

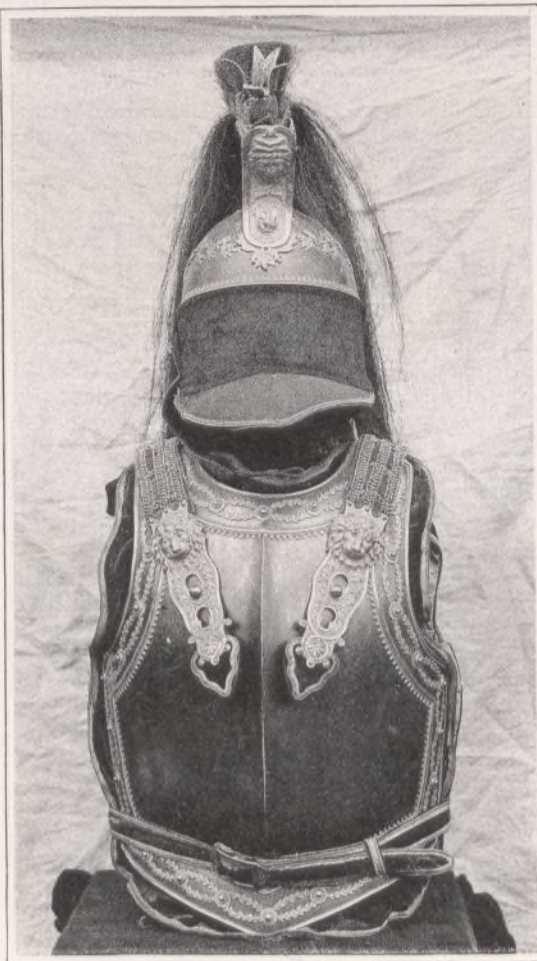
Où des grandeurs, des grandeurs qui passent son esprit, l'emplissent, en débordent. Le propre de l'homme tel que Napoléon, c'est que toute grandeur qu'il atteint soit inférieure à son rêve, qu'elle soit une marche de l'escalier sans fin qu'il gravit, non un palier où il s'arrête. A chaque marche, au contraire, Berthier préférerait s'arrêter, s'asseoir, jouir de l'acquis et il trouve dur et pénible l'effort pour atteindre la marche supérieure. Que lui importe ? Il a soixante ans, et user de ses deux millions de rente, s'entendre appeler Prince par son monde, figurer en bonne place aux cérémonies, cela lui suffirait. Et souvent, dès la Russie, quand on entre dans sa chambre, une misérable chambre d'une misérable cabane, on le trouve la tête entre ses mains, pleurant ce luxe dont il ne jouit pas, ces palais, ce train, cette fortune qui sont là-bas à l'attendre, ce nouveau Tantale, pendant que, entraîné par l'ouragan, il souffre de la misère, du froid, de la vermine, en travaillant toujours, toujours !

Il ne faut point, sans doute et quoi qu'en dise Fauche-Borel, chercher d'autres causes aux défaillances de 1814. Aussi bien, le châtimeur vient vite, c'est le mystérieux drame de Bamberg — suicide, assassinat, accident, que sait-on ? — puis cette sorte d'étrange oubli étendu sur l'homme qui a été à coup sûr un des plus robustes ouvriers de la gloire nationale, et qui dans l'histoire avait le mieux droit de figurer aux côtés de l'Empereur comme le confident de ses desseins et l'exécuteur de ses volontés militaires.

FRÉDÉRIC MASSON.



LES TROIS GÉNÉRAUX BERTHIER, PAR LE GÉNÉRAL LEJEUNE.
(Appartenant au prince de Wagram.)



ARMURE PROJÉTÉE POUR LE MAJOR GÉNÉRAL.
(Collection de M. le prince de Wagram.)

Souvenirs d'Afrique

PAR LE GÉNÉRAL DE DIVISION VICOMTE DE BERNIS

II

TOUGOURT (*)

Nous la voyons enfin cette mystérieuse cité, radieuse sous son ciel d'azur, sans nuages, avec sa poétique couronne de 400.000 palmiers, élançant jusqu'à trente mètres de hauteur la sombre et éternelle verdure de ses palmes élégantes, et dont les fruits se détachent comme des grappes d'or.

C'était bien la ville que nous avait décrite M. l'ingénieur Dubocq et dont il nous avait tracé le plan cinq ou six ans auparavant : de forme circulaire d'environ 450 mètres de diamètre, enfermant dans un mur d'enceinte, précédé d'un large fossé plein d'eau, ses maisons basses construites en brique de terre cuites au soleil. Ce mur d'enceinte s'élève de 2 m. 50 au-dessus du talus garni à distances rapprochées de tours formant des flanquements bien calculés; son fossé est large de 15 mètres et profond de trois à quatre; tout à l'entour, cinq villages fortifiés : une espèce de banlieue préparée pour la défense; le tout confondu dans un dédale de palmiers, fait de Tougourt une ville dont le siège régulier et la prise d'assaut dans une région aussi lointaine auraient présenté de très sérieuses difficultés.

Deux portes, avec triples voûtes et ponts en bois de palmier, y donnent accès. Ses rues, assez bien tracées en lignes droites brisées, sont étroites, compliquées d'impasses et obstruées en partie par des bancs maçonnés auprès des portes des maisons.

Les maisons, couvertes de terrasses, n'ont qu'un rez-de-chaussée. Celles des riches ont généralement une cour intérieure et sont construites en moellons de marnes calcaires que l'on trouve à proximité. Elles ont pour entrées des portes basses ou des échoppes servant de boutique, de magasin et d'atelier de travail aux marchands et aux artisans de tous les états. Elles n'ont que peu ou point de fenêtres extérieures.

La Kasbah, résidence du sultan, de sa famille et de ses conseillers intimes, est située au côté sud de la ville : assemblage vaste et confus de bâtiments aux formes incohérentes, de cours et de jardins, que domine une grosse tour carrée. Deux puits artésiens lui sont exclusivement réservés; une petite porte, espèce de poterne, s'ouvre sur le fossé.

On entre de la ville dans la Kasbah par une porte basse massive, habituellement fermée et défendue par un tambour. Aucune autre ouverture ne donne sur la ville, dont elle est séparée par un mur épais, élevé et garni d'un couronnement dentelé. De larges bancs règnent extérieurement à droite et à gauche de la porte. Dans l'intérieur, aucune trace de luxe : c'est la résidence d'un despote soupçonneux et sauvage.

Dans la ville deux mosquées principales : celle de Djama-Kebira, œuvre d'architectes tunisiens, mérite de fixer l'attention. Sa façade est recouverte de carreaux en faïence vernie; à sa porte se dressent deux gracieuses colonnettes en marbre blanc; la coupole, d'une belle architecture, est ornée de très fines moulures en plâtre, dont le style rappelle celles de l'Algérie.

Le marché de la ville est établi devant cette mosquée, sur une place d'environ 40 mètres de côté, où quatre grandes rues viennent aboutir. Mais les grands marchés se tiennent à l'extérieur. L'on y trouve des produits de l'Algérie, de la Tunisie et du Sahara. Il y a peu de jours encore on y vendait aussi des esclaves amenés par les caravanes du sud.

Les transactions se font entre ces gens diaprés venus des différents points de l'horizon. Les uns s'abritent sous des tentes, les

autres sont en plein air; les enfants nus se vautrent dans le sable. Le bruit de castagnettes en fer se mêle à celui des conversations, au grognement incessant des chameaux et au braiment des ânes.

Deux tours carrées, gracieuses et élancées, se dressent au centre de la ville. Elles sont construites en briques cuites et paraissent être d'une grande solidité.

L'une, ébréchée dans sa partie supérieure, porte encore les traces, que l'on a tenu à honneur de conserver, des boulets d'un bey de Constantine, Salah-Bey, qui, il y a environ cent ans, fit le



siège de la ville et tenta vainement de s'en emparer. Au

sommet de l'autre, une guérite surmontée d'un dôme sert au muzzin chargé d'appeler les croyants à la prière.

C'est là maintenant que flottent les brillantes couleurs de notre drapeau.

Tougourt est la ville du silence : nul bruit ne s'y fait entendre, ni celui des voitures, qui n'existent pas, ni celui des Arabes, qui parlent habituellement peu et bas, ni celui du pas de ses habitants, qui marchent pieds nus, non plus que celui des chevaux qui y sont rares et n'ont pas de fer à leurs sabots.

En outre des deux puits artésiens de la Kasbah, un troisième, très abondant, sert aux besoins journaliers des habitants, et l'excédent de ses eaux, après avoir traversé le fossé dans un tronc de palmier évidé en rigole, est employé aux irrigations.

Le bord extérieur du fossé, du côté de l'ouest, élevé de huit ou dix mètres, est orné de quelques marabouts et concourt avec le fossé à préserver la ville de l'invasion des sables poussés par les vents d'ouest, qui soufflent le plus habituellement.

Les habitants de Tougourt ne diffèrent pas de ceux des diverses oasis que nous avons parcourues : ils sont laids, chétifs, malingres, tenant plus du nègre que de l'Arabe.

Des Juifs y sont comme partout et adonnés au même commerce qu'ils exercent ailleurs.

En approchant de la ville, nous avons été intrigués par la vue, sur ses terrasses, d'une multitude de potences auxquelles étaient suspendus par une corde des objets de formes bizarres. C'étaient des outres faites de la peau de différents animaux, contenant l'eau pour la maison. On mouille ces outres et l'évaporation produit le rafraîchissement de l'eau qu'elles contiennent.

En arrivant, nous vîmes dans les rues, sur les places, dans les maisons, un peu partout, et en grand nombre, des espèces de cages à poulets : parallélogrammes longs de 5 à 6 pieds, hauts

(*) Voir le *Figaro illustré*, fascicule d'avril.

de 50 à 60 centimètres, faits de branches très lisses de palmier, dont nous ne comprenions pas l'usage. Ces objets servent, nous dit-on, aux habitants pour s'isoler le jour ou la nuit, quand ils veulent se reposer et se mettre ainsi à l'abri des scorpions, qui pullulent dans ce pays, que l'on trouve partout, et de beaucoup d'autres vilaines bêtes dont ils redoutent la piqure ou le contact.

De temps immémorial, l'oued Rir' était gouverné par les descendants d'un de ses anciens kalifats qui prenaient le titre de sultans.

Le fondateur de cette dynastie était, dit la tradition, un pèlerin qui, au VIII^e siècle de l'Hégire, vint à Tougourt pour échapper aux persécutions que son immense fortune lui suscitait dans sa tribu des Beni-Merim. C'était un homme sage, avisé, qui, élevé d'abord à la dignité de kalifat, déploya dans ses fonctions une grande activité à organiser le pays et y attira par l'aménité de ses relations des personnes utiles. Il obtint bientôt le pouvoir suprême et fut appelé Djellab (celui qui attire).

Le combat de Megarin et la fuite de Selman avaient fait disparaître le dernier de la famille des Ben-Djellab.

Il fallait un nouveau chef à ces populations.

Le colonel Desvaux jeta les yeux sur un nommé Ali-Bey, fils de Terhat-ben-Said, ancien kalifat d'Abd-el-Kader, qui avait été tué en 1841 par le chérif El-Arah, jaloux de son influence.

Il l'institua caïd de Tougourt, de l'oued Rir' et du Souf.

Actif, intelligent, avantageusement connu des Arabes, Arabe lui-même, sincèrement dévoué à la France, Ali-Bey était, pour ces importantes fonctions, à tous les points de vue, un très bon choix, dont les effets ne tardèrent pas à se faire sentir.

Un grand nombre d'habitants de la ville et des ksours environnants, qui avaient échappé au combat de Megarin, s'étaient enfuis terrifiés, craignant la vengeance du vainqueur. Sous l'influence d'Ali-Bey, rassurés par lui, ils rentrèrent tous peu à peu et furent fort surpris de retrouver tout en place dans leurs maisons, leurs propriétés absolument respectées, et de ne voir d'autres changements que ceux produits par la fuite de Selman, qui inspirait à ses sujets plus de terreur que d'amour.

D'un autre côté, en traversant les oasis, nous n'avions donné que des marques de bienveillance et d'amitié aux populations, et, maîtres de Tougourt, nous nous étions empressés de faire savoir partout l'arrivée prochaine de caravanes venant du Tell avec du blé et des graines, dont la privation était une cause de souffrance pour l'oued Rir'.

En peu de jours la haine des vaincus pour le vainqueur s'était apaisée et avait fait place à des sentiments presque bienveillants : on nous avait sentis forts, invincibles, on nous voyait désintéressés et généreux après la victoire.

Le colonel Desvaux ne tarda pas à aller à Témacin. Cette localité est située à vingt kilomètres au sud de Tougourt. Ces deux villes, égales en importance, égales en force, avec leur mur d'enceinte et leur fossé plein d'eau, furent longtemps rivales et souvent en guerre l'une contre l'autre.

Témacin, aujourd'hui, forme avec quelques oasis une petite principauté indépendante, où règne de fait, du fond de sa zaouïa de Tamelat, voisine de la ville, un marabout, Sidi Mohamed-el-Aïd, chef de l'ordre religieux de Tidjania, dont l'influence s'exerce sur tout l'oued Rir' et bien au delà dans le sud, ainsi que sur une grande étendue de possessions algériennes. L'empire qu'il avait pris sur le cheik de Témacin était tel que rien ne s'y faisait plus que sur ses conseils ou par son ordre. Ce marabout avait toujours montré des dispositions favorables à la France. Le colonel Desvaux avait cultivé son amitié et entretenu une correspondance avec lui. Il en avait tiré grand profit pour l'exécution de ses projets. Il fallait nous montrer à cette population, mais cette démonstration devait avoir les apparences de la courtoisie à l'égard du marabout.

Le colonel Desvaux s'y rendit, suivi d'une faible escorte de chasseurs d'Afrique et de spahis et accompagné de tous les officiers qui n'étaient pas retenus à Tougourt par les exigences des divers services.

Nous fûmes reçus par le marabout Sidi Mohamed-el-Aïd. Il était assis au milieu d'un tapis sous l'avant du porche sculpté d'une mosquée intérieure de sa zaouïa, les jambes croisées, comme c'est l'usage chez les Arabes, et tenant un chapelet dans ses mains. C'est un gros homme au teint cuivré, à la bouche lippue : espèce de mulâtre à la face ronde, le menton garni d'une barbe peu épaisse, gras et affaissé sur sa base qui s'étalait sur le sol. Il parlait peu,

par monosyllabes ou phrases écourtées, sans paraître suivre une idée.

Des nègres nous servirent du café dans des tasses minuscules.

La visite fut courte. Le colonel la termina en remettant au marabout quelques cadeaux qu'il lui avait apportés.

En retour, le marabout lui donna une magnifique autruche mâle qui vint à Tougourt avec nous. Pour la conduire on lui avait mis une espèce de corset en forte toile, percé au milieu d'un trou large pour le passage du cou. Le pourtour de ce corset était garni de forts œilletons munis chacun d'une corde. Six ou sept nègres tenaient ces cordes et résistaient aux efforts que l'autruche faisait pour se porter en avant, sans jamais faire la tentative d'un mouvement en arrière pour se dégager.

C'est ainsi qu'elle arriva à Tougourt. Elle y fut en nombreuse compagnie, car nous y avions trouvé, dans la Kasbah, un troupeau de plusieurs petites autruches et de dix-neuf déjà grandes comme de gros ânes, que l'on menait chaque jour aux champs, ainsi qu'on le fait en France, pour les oies et les dindons.

Il y avait à cette époque beaucoup d'autruches dans cette région. Cet animal a bien l'air d'un habitant du désert. Lorsqu'il se dandine au pas, avec son long cou, sa petite tête au vent et sa physionomie inintelligente, il ressemble de loin, par l'aspect et la démarche, au jeune dromadaire, dont il atteint presque la taille. Son jarret est d'une vigueur extraordinaire, et sa vitesse extrême. Les cavaliers ne parviennent à forcer les autruches qu'en se mettant nombreux. Ils les entourent de loin, les coupent dans leur course et les contraignent à revenir sur leurs pas pour rencontrer un autre cavalier qui, à son tour, rompt sa marche. Elles se prennent alors de terreur, perdent le souffle dans ces crochets multiples qu'on leur fait faire et finalement reçoivent sur la tête un coup de matraque ou un coup de fusil qui les abat.

Les puits artésiens que nous rencontrions à chaque pas sont plus que la richesse de l'oued Rir' ; ils sont l'origine de ses oasis et l'élément indispensable de leur existence.

Voici ce que je tiens d'Arabes de cette région sur la construction de ces puits.

Une fois l'emplacement de l'un de ces puits choisi, on commence par faire une très large excavation en forme de cône renversé, large à sa base, et où plusieurs hommes peuvent travailler à la fois. On continue cette excavation jusqu'à la rencontre d'une couche de terrain qui laisse suinter une nappe d'eau répandant une odeur saumâtre et fétide (el-ma-fessed).

Au moyen de cadres en planches de palmier superposés, on monte un coffrage de 0m70 à 1 mètre d'ouverture, derrière lequel on tasse, aussi haut que c'est nécessaire, de la terre argileuse pour arrêter le suintement de cette mauvaise eau. Ce coffrage est ensuite monté jusqu'au niveau du sol.

Le creusement est alors repris ; il est fait par un seul ouvrier, muni pour ce travail d'une sorte de houe à manche très court. Pour monter et descendre cet ouvrier ainsi que le panier qu'il remplit, on a établi à l'orifice un système de poulies et de treuils, où s'enroule une corde faite de fibres de palmier. On se sert également de cette corde pour extraire la mauvaise eau, au moyen d'outres que l'on monte pleines et que l'on redescend vides.

Le coffrage en bois de la partie inférieure du puits suit l'opération du creusement et continue jusqu'à la rencontre d'un banc rocheux rougeâtre, de peu d'épaisseur et peu dur, sur lequel il s'appuie solidement.

Ce rocher percé, l'on trouve alors, disent encore les Arabes, une couche de terre argileuse très compacte ressemblant à de la cire, et l'on entend un grondement souterrain : c'est le bruit de l'oued Izouf (rivière qui murmure).

Ici commence le travail des plongeurs, à qui incombe la tâche difficile et dangereuse de mener l'opération à bonne fin.



Le plongeur travaille attaché sous les bras à une corde solidement fixée au bord supérieur du puits, afin d'éviter d'être précipité dans le gouffre sous la terre qui s'ouvre à ses pieds.

A chaque couche de terre qu'enlève le panier qu'il a rempli, il s'arrête, prête une oreille attentive pour se rendre compte de l'épaisseur qui le sépare encore de l'eau. Mais lorsqu'il croit le moment venu de donner les derniers coups qui doivent la faire jaillir, il prévient ses camarades qui sont en haut afin qu'ils veillent sur lui, et lui-même redouble de précautions.

Parfois, l'eau s'élève lentement, mêlée de beaucoup de sable, et lui laisse le temps de remonter. Mais parfois aussi, elle surgit en flots rapides et bouillonnants, qui le surprennent, l'enveloppent et l'asphyxient avant qu'il puisse gagner le haut.

Assez souvent il arrive que l'eau en montant n'atteint pas la surface du sol ou qu'elle coule en quantité insuffisante. C'est que le fond du puits est obstrué par des masses de sable. Il faut alors, pour le dégager, recommencer à travailler, mais cette fois-ci, c'est sous l'eau, à des profondeurs variant entre 45 et 70 mètres.



Ce travail épouvantable incombe à ces mêmes plongeurs.

Plusieurs ont fait devant nous le simulacre de cette opération dans un des puits qui sont à côté de Tougourt.

Celui dont le tour est venu se déshabille complètement, se chauffe devant un grand feu en se frictionnant toutes les parties du corps, se bouche avec de la graisse le nez et les oreilles, s'attache autour des reins une corde dont ses camarades tiennent l'autre extrémité, salue autour de lui et disparaît dans le puits, au fond duquel il descend en s'aidant d'une corde fixée en haut et en bas le long de sa paroi; d'une main, il se tient à cette corde, tandis que de l'autre il remplit de sable un panier qu'on y a descendu d'avance. Puis il remonte à la surface où il reprend sa respiration. Ces plongeurs restent ainsi sous l'eau de deux minutes et demie à trois minutes.

Chacun d'eux ne peut répéter cette périlleuse opération que, au plus, quatre fois par jour. Ces malheureux sont voués fatalement à l'asphyxie : ils meurent tous prématurément, soit au fond du puits, soit à l'air libre.

Le creusement d'un de ces puits demande une ou plusieurs années, quand aucun incident particulier ne survient.

Mais l'opération peut être gênée ou entravée par bien des circonstances. Souvent l'on est obligé d'abandonner le travail commencé; l'on ne réussit, nous disait-on, qu'un puits sur trois.

Il était impossible, en présence de ces faits et de ces détails, de ne pas être immédiatement pénétré de tous les avantages de la sonde et des moyens de forage de puits artésiens en usage chez nous, sur les moyens primitifs en usage dans ces contrées.

Dès lors, le projet de cette substitution fut adopté. Il ne tarda pas à être mis à exécution et à apporter, avec de l'eau en abondance, la fertilité et la richesse dans ce pays.

Le premier coup de sonde fut donné le 1^{er} mai 1856, par Ali-Bey, notre caïd de Tougourt. L'oasis de Tamerna fut choisie pour cette première expérience.

M. Jus, habile ingénieur, dirigeait l'opération. Après cinq semaines de travaux, on était parvenu, le 9 juin, à 60 mètres de profondeur; l'espérance et l'appréhension, la confiance et le doute se succédaient d'heure en heure, de minute en minute.

Enfin, à une heure de l'après-midi, après avoir remplacé le trépan par une tige dont le bout était forgé en pointe, on travailla deux heures sans obtenir de résultat sensible, lorsque tout à coup la sonde s'enfonça subitement après un coup et l'on put

croire qu'elle
était cassée.

Mais c'était la nappe jaillissante qui avait été atteinte; l'eau débordait bientôt du tube extérieur, et le drapeau hissé, ainsi que les cris des habitants, annonçaient à la population l'heureux événement.

Ce furent, raconte un témoin oculaire, des éclats de joie délirante. Tout le monde accourait : chacun voulait voir et porter à ses lèvres cette eau que les Français avaient su faire venir en cinq semaines, tandis que les indigènes auraient eu besoin d'autant d'années et de beaucoup plus de monde.

L'eau se présentait en gerbe, coula en cascade; à chaque minute le volume et la rapidité de son jet augmentaient. Bientôt ce fut une véritable rivière de 4,000 litres à la minute qui coula du puits de Tamerna, le double du puits de Grenelle, à Paris.

Le lendemain, le calme rétabli, une chèvre fut immolée sur le point même; un marabout, en présence des notables assemblés, prononça le *Fatha*, la prière commune, sur l'œuvre des Français, appela sur eux comme sur ses frères, les bénédictions du ciel; la prière isolée de chaque assistant finit la cérémonie. Une *diffa* (festin) générale couronna la journée.

Nous avons vu l'oued Souf s'armer contre nous à la voix du chérif et fournir au sultan de Tougourt un contingent nombreux. Les habitants de cette contrée sont commerçants et industriels; ils avaient été toujours bien traités quand ils venaient chez nous et nous n'avions jamais en retour rien exigé d'eux.

Leur défaite à Megarin ne suffisait pas : il fallait leur prouver que nous saurions aller les trouver derrière leurs dunes de sable, où ils se croyaient à l'abri de nos excursions et de notre puissance; il fallait leur faire éprouver, sinon la réalité, du moins la terreur du châtement qu'ils sentaient avoir mérité.

Mais, avant l'exécution de ce projet, le colonel Desvaux voulut, par une fête, mettre le sceau à la pacification et à la soumission de l'oued Rir', qui étaient désormais un fait accompli.

En dehors de Tougourt, devant la porte principale de la ville,

on avait tracé plusieurs enceintes; elles furent circonscrites par des branches de palmier. C'est là que la fête devait avoir lieu.

Chacune de ces enceintes était ornée de trophées; on y voyait des couvertures aux mille couleurs, des œufs d'autruche, et tous les objets spéciaux au pays, entourant le drapeau tricolore. Des tapis épais recouvraient le sable, dans ce palais éphémère.

L'un de ces tapis servait de table pour le festin. Nous étions assis tout autour, les jambes croisées à la mode des Arabes, à la mode aussi des tailleurs en France.

Des nègres, chargés de nous servir, circulaient au milieu des plats sur cette table improvisée; pour nous faire honneur, au lieu de marcher pieds nus, ils avaient mis des chaussettes. Il y avait des gazelles rôties tout entières, des œufs d'autruche, sur le plat et brouillés, des grillades d'autruche, des poulets, du couscous, des rayons de miel, des dattes, du vin de palmier, etc. Puis enfin aussi du champagne, l'indispensable boîte de sardines et le non moins inévitable fromage de Hollande.

Chacun de nous avait apporté sa serviette, son couteau, sa fourchette, son quart et son assiette en fer battu. Les Arabes avaient bien, dans leur gaine en maroquin rouge, leurs petits couteaux de Bou-Saâda, mais c'étaient leurs doigts qui leur servaient de fourchettes.

Pendant tout le temps, une musique de grosses castagnettes en fer, avec accompagnement du tam-tam de petites timbales, ne cessait de se faire entendre, répétant en cadence un rythme particulier aux Arabes et qu'ils affectionnent sans doute beaucoup, car dans toutes les fêtes ils le répètent pendant de longues heures du jour et de la nuit, sans s'arrêter.

Après le festin, nous nous rendîmes dans les enceintes des fêtes. Ce furent des pantomimes et des danses guerrières, auxquelles les Arabes des goums et les indigènes se livrèrent avec frénésie. Une de ces pantomimes est restée dans mes souvenirs. C'est un Arabe qui s'est rendu au marché pour vendre sa récolte et différents objets qu'il possède, afin de réaliser la somme nécessaire pour être agréé en mariage par une jeune fille dont il s'est épris. Sa bourse est bien remplie, il va revenir. Mais son rival l'a aperçu (1^{re} scène). — Il revient, monté sur son âne, tout joyeux, il compte son argent, et rêve au bonheur qui

l'attend. Mais son rival s'est embusqué sur son chemin, derrière une broussaille. Il le blesse d'un coup de fusil et se précipite sur lui. Celui-ci se laisse glisser à terre et fait le mort. Son adversaire l'examine, lui soulève la tête, les bras, les jambes qui retombent inertes; son burnous est rougi par le sang qui sort de sa blessure: il est bien mort! Il prend sa bourse, monte sur son âne et s'en va. Aussitôt le mort se relève. Il suit en rampant son meurtrier pour voir la direction qu'il prend. Puis après se redresser, va en courant à grand pas, par des sentiers détournés, se mettre à son tour en embuscade sur son passage (2^e scène). — Le meurtrier apparaît. Il fuit lentement, très occupé à compter l'argent que contient la bourse, et semble ruminer bien des projets dont cet argent lui promet la réalisation. — Sa victime lui lance des regards terribles, et quand il est à sa portée, il l'abat d'un coup de fusil. Il se précipite alors sur lui, le palpe en tous sens et se livre sur son cadavre à mille cruautés raffinées en donnant des signes de joie féroce. De son couteau il le perce en différents endroits et suce son sang avec délice... — Mais durant cette scène, qui semble vouloir s'éterniser, une silhouette de jeune fille apparaît passant au loin. Il reconnaît sa fiancée et il court la rejoindre (fin).

Tout cela mimé avec des regards et des gestes exprimant fort bien les situations, et un jeu de physionomie merveilleux.

Je me souviens également de la danse des fusils, des flissas et des yatagans, pendant laquelle, cadencant et variant leurs pas capricieusement, mais non sans grâce, dans des évolutions multiples, ils maniaient leurs armes avec noblesse et en jouaient avec une adresse merveilleuse, faisant par moment parler la poudre.

On s'étonne, sous ces latitudes, dans ces chaudes régions, de ne pas voir figurer, au milieu d'une fête arabe, des danses d'almées, avec le bruit des sequins suspendus à leurs coiffures, celui des bracelets qui garnissent leurs bras et leurs jambes, et leurs désinvoltes lascives, dans la description desquelles on semble avoir pris l'habitude de se complaire.

Ce n'est pas que ces créatures fissent défaut à Tougourt: elles étaient groupées assez nombreuses au faubourg El Baalouch, à l'entrée des jardins de palmiers. Mais le colonel Desvaux n'a jamais montré un goût prononcé pour ces sortes de divertissements. Néanmoins, comme sa sollicitude s'étendait à tout et sur tous, il avait chargé un médecin major de la colonne d'aller de sa part s'informer de la situation et de l'état de ces dames.

Il les trouva très apprivoisées, pleines de bonne volonté pour danser devant les vainqueurs et les charmer par leurs grâces. Néanmoins le docteur, après avoir mis ses lunettes, leur conseilla l'air de Témacin, les engageant à aller le respirer: ce qu'elles avaient fait de suite avec beaucoup de bonne grâce.

GÉNÉRAL VICOMTE DE BERNIS.

(Illustrations d'Alfred Paris.)

(A continuer.)





PAR JERNAND MAZADE ET AUGUSTE VIMAR



Il y a quelques années, M. Léon de Croisevoct était juge d'instruction à Alais. C'était un magistrat maigre et violent; au front bombé et à l'âme moyen-âgeuse. Il avait des instincts de domination souveraine qu'il n'avait jamais pu satisfaire complètement dans l'exercice strict de sa judicature; et il souffrait de n'avoir pas d'enfant qu'il eût la faculté de plier à sa discipline, de pétrir dans ses mains où les veines saillaient et se nouaient ainsi que des ficelles bleues. Il était riche. Il résolut un jour de mettre sous sa dépendance — coûte que coûte et à défaut d'une vraie créature humaine — un être qui offrit du moins quelques

apparences d'humanité. Les destins le favorisèrent. Un belluaire belge, de passage à Alais, céda à l'honorable juge, contre cinq ou six poignées d'or, un brave singe anthropomorphe, un homme des bois malaisiens, à la peau noire, aux yeux obliques, au nez plat et presque sans ailes.

L'orang avait quatre ou cinq ans. Il répondait au nom naïf de Poum. Des deux côtés de sa tête carrée comme celle d'un Savoyard, descendaient deux loupes graisseuses. Ainsi, il paraissait goîtreux. Il vivait nu. Mais ses bras, son torse et ses jambes étaient hérissés de poils rudes. Il avait aussi de la barbe, des favoris clairsemés et très longs. Capturé tout enfant, il avait été élevé librement par son ravisseur. Toutefois, amené en France, il avait bientôt pris quelques bonnes manières. Sans être un gentilhomme accompli, il montrait cependant assez de retenue pour ne point faire un trop offensant disparate avec le commun des mortels. Il présentait sa dextre aux visiteurs, les honorait de révérences et s'asseyait en silence auprès d'eux. Il ignorait les règles du jacquet et savait, néanmoins, mettre le dé dans le cornet de cuir sans ébranler les frêles piles de dames. A table, il maniait avec beaucoup de grâce sa cuiller, sa fourchette, son couteau et son verre. Il ne dédaignait pas de faire sauter le bouchon d'une bouteille de champagne et, sa coupe vidée, s'essuyait prestement les lèvres. Dès le premier repas qu'il prit en sa compagnie, M. Léon de Croisevoct fut enchanté de voir que Poum avait appris à se servir du cure-dent. Mais l'impérieux magistrat ayant voulu l'initier à l'usage plus luxueux et malaisé du rince-bouche, l'anthropoïde se fâcha.

« Ah! ah! vous faites le méchant! » sourit M. de Croisevoct. « Cela réussissait, peut-être, avec votre ancien maître. Avec moi, il faudra obéir, je vous en préviens. Car vous êtes à moi, irréfragablement, monsieur Poum, à moi seul au monde... et quia nominor leo. »

Et comme, en même temps que Poum, il avait acheté de belles verges neuves, il s'empessa de brandir celles-ci devant le nez de celui-là.

« Houhou hihou! » hurla l'orang en une grimace de haine.

M. de Croisevoct leva pour tout de bon les verges.

« Poum, prenez garde! » annonça-t-il. « Amendez-vous, sans quoi je frappe... Vous mutiner? Ho! quid prodest? »

« Hou hihou! » défia l'orang.

Les verges s'abaissèrent, sifflèrent sur le dos de Poum qui, du coup, se dressa, empoigna l'honorable juge, le souleva comme une plume, le renversa en travers de la table, bondit sur la cymaise, puis sur la cheminée, puis dans le chambranle d'une fenêtre. Un instant, M. de Croisevoct put le regarder, terrifié, affolé, debout, les yeux ensanglantés, les canines grinçantes, les mains sur la croisée qui, soudain, vola en éclats.

« Au secours! » appela le juge. « Anguis in herbá. Au secours! »

Mais Poum avait déjà enjambé le balcon, s'était laissé couler jusqu'au chaperon d'un petit mur voisin et, un dernier saut dans la rue! avait en hâte pris le large. Il poussait des cris prolongés, des hou hihou si formidables que les passants, saisis d'épouvante, blêmes, s'enfuyaient devant lui. Et, au galop, il traversa toute la ville, le vieux faubourg, entra dans la campagne, dans l'air libre et pur, dans le plein soleil. Alors, il cessa de hurler et marcha d'une allure calme.

Il était une heure et demie de l'après-midi. On approchait de l'équinoxe de septembre, qui est peut-être le temps de l'année où les jours ont, en pays de langue d'oc, le plus de poésie et de magnificence. Poum suivait la route d'Anduze que, çà et là, égaient des guinguettes aux treillages verts, des chauffours blancs et des tuileries rouges, parmi des bouquets de peupliers, de lauriers et de sycomores. Une odeur de fruits mûrs, de foin coupé,

de chaux salubre, allait, venait et revenait, incitant aux pensées heureuses. Des lignes d'oliviers, de mûriers, de figuiers, alternaient l'argent, l'émeraude et la pourpre de leurs feuillages. Les champs de betteraves, de citrouilles et de tomates, les prairies, les vergers, les vignes se succédaient dans l'enivrante et féconde lumière. Au milieu du chant des oiseaux, du babillement des ruisseaux et du bruissement des roseaux, l'ouïe étrangement subtile de l'orang, de fois à autre, distinguait l'imperceptible bruit que fait un papillon qui



passé ou une grenade qui s'ouvre; et ses regards perçants plongeaient au fond des frondaisons lointaines, jusqu'à la barre azur et or de l'horizon.



Maintenant, Poum était joyeux. Il avait arraché un jeune cornouiller dont il s'était fait une canne; et, pénétré de langueur sensuelle, il savourait d'avance les délices qu'il aurait à manger des raisins à même les ceps et à boire une eau vierge au cratère des sources. Par intervalles, il s'arrêtait, subodorant l'air soudain imprégné d'un arôme de sorbes, de baies de myrtils ou d'arbouses, ensuite repartait, balançant ses larges épaules, ses babouines mouillées d'un sourire mystérieux. A Saint-Christol-la-Pyramide, il croisa un piéton qui, effaré, se découvrit, salua, laissa choir son feutre gris qu'ornait une boucle de cuivre. L'anthropoïde se baissa, ramassa le chapeau, s'en coiffa, fit un hohou hihou sonore, et, hulin, se remit en route. Et, si fort qu'il tint à son feutre, le paysan grelottant de terreur laissa

s'éloigner sans rien dire ce voleur hideux et cynique. Déjà, le soleil s'inclinait.

La magie ombreuse du soir s'épanchait du ciel sur la terre lorsque Poum atteignit le territoire de Bagard. A droite du village à cette heure désert, un bosquet de fraîcheurs fleuries sollicita les convoitises de l'insolite voyageur. Il s'enfonça donc sous les arbres, dans les herbes humides, eut même, un instant, la pensée de passer là la nuit. Il avait posé son chapeau et sa canne de cornouiller, commençait à se faire un lit, entassant et entrecroisant des roseaux et des branches. Mais, venue d'un clos voisin, une senteur musquée de tokay de Hongrie l'induisit vite en tentation. Il se recoiffa, reprit son bâton et se dirigea vers le clos, de l'autre côté du bosquet. La lune se levait, vaste, très lumineuse et, par miracle, toute en or. On eût presque cru le soleil. Et les ceps de tokay apparurent féériques.

Ils étaient du domaine du nommé Pétavin, un solitaire, grand rustaud au crâne aplati sur des yeux d'avaricieux et sur des tempes d'innocent. Ingénuité infinie et lésine insondable, c'était bien tout ce qu'exprimait la tête de ce solitaire qui, comme par un fait exprès, se profilait à la lucarne d'une chaumière entorsadée de viornes, au milieu du clos de tokay, à la minute exacte où Poum, le feutre sur l'oreille et la canne à la main, affriandé, ravi, pénétra dans la vigne.

« Hé! diantre! » se dit Pétavin, « quel est ce particulier-ci? »

Il hésita, méditatif, se frotta le nez d'un index perplexe, puis, brusquement, s'émerveilla :

« C'est pas moins qu'un homme sauvage! »

Et il préconçut, coup sur coup :

« Y a point à chercher! C'est un nègre. »

Alors, il se frotta derechef l'organe olfactif et cueillit en ce geste une nouvelle idée. Un clin surnois des yeux, un malin clappement de langue, un signe amical à l'intrus : « Je suis à vous, monsieur le nègre! » Et, la lucarne refermée, le rustaud descendit dans le clos, du pas lent d'un homme qui a besoin de mûrir un projet ou qui le savoure. Poum, immobile et grave, le regardait venir. Et il y avait un immense silence, des lieues et des lieues de silence, que troublait seulement la pesée des sabots de l'homme sur la terre. Et lorsque celui-ci fut à quatre ou cinq mètres de Poum, il s'arrêta tout net, disant :

« Bonne vesprée, monsieur. »

Et l'autre ne répondant pas, l'homme spécifia :

« Bonsoir, monsieur le nègre. »

La lune les baignait tous deux de clarté blonde; et ils pouvaient se voir, Poum sérieux, Pétavin railleur, aussi distinctement qu'ils l'eussent fait en plein midi.

« Comme ça », reprit le rustaud, machonnant sa seconde idée, « comme ça, vous venez en France pour être sans doute embauché. Du temps qui court c'est fichtre difficile. Il grêle une misère, mon brave, une indigence, une de ces débînes!... Vous vous en êtes aperçu? »

L'anthropoïde eut un rictus qui semblait déceler une exorbitante amertume.

« Peuchère! » continua l'homme, « croyez que ce n'est mie pour vous humilier. Mais, tel que vous voilà nippé, avec votre complet de peau de bête, vous n'avez pas l'air de rouler sur des ors et sur des argents... Avez-vous seulement cassé, aujourd'hui,

une croûte? Et, cette nuit, pauvre bougre! où coucherez-vous? »

Il fit deux ou trois pas vers Poum et commença enfin, d'une voix attendrie, entrecoupée de réticences, à lui dévoiler son dessein. Mon Dieu! voici, — c'était d'une simplicité suave. Les nègres, d'ordinaire, sont souples, vigoureux, tout nerfs, comme les Turcs. D'autre part, ils sont tempérants dans le manger et dans le boire. Si celui-ci voulait rester chez Pétavin, pour les vendanges, il aurait le couvert et le vivre assurés. Même, si l'on était satisfait de son service, on le saurait gratifier d'un habillement de chrétien : un bon bourgeron de treillis, de bonnes culottes de bure et de bons souliers de cuir jaune. C'est avec ça qu'il serait beau! Il pourrait courtoiser les filles de Bagard dont les yeux ressemblent à des étoiles.

« Allons! le nègre, est-ce conclu? » termina Pétavin qui, souriant, pas fier, tendit la main à Poum, afin de sceller le contrat.

Or, l'orang se grattait l'oreille, comme quelqu'un qui a de la peine à prendre une résolution. En même temps, il grimaçait, sans laisser choir un mot des contorsions de ses babouines. L'air était peuplé de lampyres et le silence si profond qu'on les entendait voler.

« Eh bien? » s'irrita Pétavin.

Et son indignation lui suggéra un cri étrange.

« Quand vous aurez fini toutes vos singeries! »

Sur quoi, Poum tangua sur ses jambes, hoola doucement des épaules, porta la dextre à son chapeau. Sans doute, il allait s'éloigner; et le rustaud en ressentit une fureur démesurée, qui éclata en imprécations.

« Sale nègre! Nègre de nègre!

Gueux de nègre! Hibou de nègre! Espèce de taupe de nègre!... Vous ne voulez pas travailler! Vous préférez vous sustenter de vols! C'est ça que vous crevez de malefaim!... Vous n'avez pas vergogne, à votre âge?... Allez, allez vous faire pendre ailleurs! Fichez-moi le camp, veau de nègre! »

Mais, par un geste inconséquent, il saisit Poum par une oreille, essayant de le retenir.

« Hou hihou! »

Poum poussa son hurlement de guerre, se dégagea, se recula et fondit, tête baissée.

« Veau de nègre! » redit douloureusement Pétavin

Et il alla rouler à trois pas, dans la vigne.

« Sale jars de sale nègre! »

Fou de rage, il se releva et fondit à son tour sur Poum. Il y eut un corps à corps effroyable, durant lequel on entendit des nerfs claquer comme des fouets, des dents crisser et des haleines âpres et fauves s'étrangler. Et, de nouveau, l'homme tomba à la renverse sur le sol. Il se releva de nouveau, s'élança, la droite étendue.

« Ah! c'est comme ça! » gronda-t-il, l'accent, le regard homicides.

Il avait tiré, cette fois, un eustache de sa ceinture. Et, cette fois, ce fut l'orang qui s'abattit, s'étendit, ainsi qu'une masse, entre deux souches de tokay.

« Hihou! »

La voix formidable de Poum s'était faite douce et plaintive.

Quelque chose de puéril, d'envolé, de déjà lointain. Et les bras écartés, il ne remuait plus. Et ses yeux se vitrifièrent. Et sa bouche béait, comme une caroube trop mûre. Et la lune donnait en plein sur les vastes bajoues qui lui pendaient sur la poitrine. Et il était affreux, enfantin, monstrueux, touchant, également épouvantable et pitoyable. La terre autour de lui s'était teinte



de pourpre. Et Pétavin le contemplait éperdument et l'appelait tout bas, tout bas, en un murmure pleurnicheur.

« Sale nègre! Nègre de nègre! Gueux de nègre! Hibou de nègre! Veau de nègre! Sale jars de sale nègre! »

Une terreur l'envahissait, en face de ce corps bizarre, immobile et ensanglanté. Que s'était-il passé au juste? Pourquoi y avait-il là une flaque rouge qui se caillait dans la lumière d'or? Pétavin frissonnant se pencha sur le cadavre; et il le palpait, l'agitait, s'efforçait de l'asseoir, puis de le remettre debout. Il lui cria, mi-menaçant, mi-suppliant, le front baigné d'une sueur froide: « Dites donc, bohémien de nègre! vous ne me feriez pas cette farce d'être défunt? »

Mais si fait. Les membres de Poum étaient déjà glacés, rigides. Si fait, si fait, il était mort. Alors, l'homme pleura de peur. Il pensa (un bruit vague montait du bosquet), il se dit :

« Ce doivent être les gendarmes. »

Puis, lorsque le bruit fut éteint :

« Y a pas », s'enhardit-il, « il faut musser cette charogne. »

Où? Il chercha longtemps du regard.

« Dans le puits. »

C'était un puits à margelle très basse, enfestonné de viornes, ainsi que la chaumière près de la porte de laquelle il baillait vers

la pleine lune. Et Pétavin ayant chargé le cadavre sur son échine, le porta cahin-caha jusqu'à la margelle et — Poum se dodelina, un instant, parmi les viornes — le précipita dans l'eau. Le temps de compter jusqu'à deux. Puis, un court clapotis. Un rien comme ceci : plouf! flitt! Pas d'avantage. Et l'homme s'étonna que c'eût été si peu. Il était blême, cependant, hébété, harassé. Et il rentra chez lui, s'enferma, s'endormit d'un lourd sommeil d'ivrogne. Un cauchemar le réveilla, une couple d'heures avant l'aube.

« Le sang! Ah! peuchère! le sang!... Je n'ai pas ôté le sang! »

En effet, son sarrau de toile, ses braies de velours, ses sabots, étaient couverts de taches

rousses. Et, de ces taches exécrables, il en avait aussi sur le visage et sur les mains. Il fallait laver tout cela. Mais le broc de la chambre et la jarre de la cuisine et la gargoulette étaient vides. Tirer de l'eau au puits? Pétavin ne l'osa point. Il préféra faire une demi-lieue, aller jusqu'à une fontaine qui sourdait dans le bosquet. Et, dès qu'il eut rincé sa peau et nettoyé ses vêtements, il songea qu'il devait y avoir d'autres taches semblables sur la terre, au long du clos. Alors, il s'en retourna, prit une houe, se hâta vers l'endroit tragique. Comme ce nègre avait saigné! Il avait saigné jusqu'au puits, même sur la margelle. Et, pour effacer tout ce rouge, l'homme, tremblant, suant, avait encore au point du jour. Par intervalles, il soupirait, le cœur oppressé et la bouche amère.

« M'avoir fait ça, crapaud de nègre? m'avoir fait ce coup-là à moi, serpent de nègre! c'est trop fort. »

Puis, quand les moindres traces de son crime eurent disparu, il coupa un chateau de pain qu'il frotta de lard et d'oignon. Mais il ne mâchait qu'avec peine et les bouchées ne passaient pas.

« Ça sent le nègre », trouvait-il.

Et il croyait entendre des hou hibou! sortir du puits. Et, durant toute la journée, il vécut dans l'angoisse. Et ce fut, certes, pis la nuit, à cause que cette nuit-là fut obscure et venteuse. Pétavin, les yeux ouverts, les oreilles attentives, vit tournoyer, entendit palpiter, dans l'ombre, dans le vent, une myriade de Poums ensanglantés et menaçants. Et il ne se calmait un peu, il n'écartait ses hallucinations, qu'en se disant à demi-voix : « Y a pas, je deviendrais dément. Y a pas, ça ne peut point durer... Il faudra que je me déclare. »

C'est pourquoi, le soleil levé, il mit un beau pantalon de drap bleu, qu'il n'avait porté qu'une fois, et là-dessus ses souliers de cuir fauve, et son gilet à larges fleurs,

et sa veste dominicale, et son pétase aux bords doublés de soie. Ainsi, il s'achemina vers la demeure du maire de Bagard, l'aubergiste Besigogne. Des pinsons chantaient, le long des haies; et, sur le sentier, sautillaient des bergeronnettes. En outre, il y avait, ça et là, des scarabées, des grillons, des sauterelles, des mille-pieds, des bêtes à bon Dieu et toutes sortes de bestioles, y compris des faucheux et des fourmis-lions. Cependant, Pétavin ne les regardait pas. Il était trop estomaqué, alarmé comme quelqu'un qui porte sa tête au couteau. Devant le rameau de cade qui sert d'enseigne à l'auberge, il s'arrêta, hésitant. Trois pas encore en avant, et c'était la guillotine. En arrière, c'était la liberté, les fraîches lampées de piquette, les terrines de lapin, les chapelets de saucisses, les denses soupes au lard. C'était la vie.

C'était aussi le puits, hélas! C'était ce nègre de Satan, ce nègre qui, même défunt, s'opiniâtrait à la vengeance. L'homme entra.

« Ousqu'est Besigogne? »

Une voix grasse répondit : « Qué! tu vois bien que j'esu là. »

— C'est pourtant vrai, » fit Pétavin livide.

La voix grasse fit : « Y a du neuf? »

— Voui qu'y'en a, » fit Pétavin avec une conviction sombre.

— Quoi que c'est donc? »

— Je vas te dire. »

Or, il ne disait point. Il se frottait le nez du doigt, clignait des yeux; et ses pensées s'en allaient à la billebaude. Brusquement, il fondit en larmes et se prosterna, hoquetant :

« Veau de nègre! Crapaud de nègre! »

Et, coup sur coup :

« Tu sais pas, Besigogne?... Eh bien! je suis un assassin. »

Ensuite, il raconta son crime. Et lorsqu'il eut achevé son récit :

« C'est-y que tu te constitues prisonnier? » demanda le maire. L'autre hocha la tête.

« J'y suis forcé... Y a pas, je deviendrais dément. »

Et Besigogne, fronçant les sourcils, prononça :

« Pétavin, au nom de la loi, je t'arrête. »

Ils partirent ensemble pour la mairie. Chemin faisant, le meurtrier interrogea, la démarche et l'accent lugubres :

« Comment c'est que nous allons faire? »

— Pardi! » fit Besigogne, « je te vas d'abord écrouer. Puis je vas à Alais, pour fin d'enquérir le Parquet. Puis je ramène le Parquet. »

— Et puis, sitôt que tu l'as ramené? »

Le maire eut un rire narquois.

« Tu dois bien t'en douter un brin, » syllaba-t-il en passant la main sur sa nuque. « Couic! Ça traîne pas longtemps. Couic! »

Ils arrivaient à la mairie. Pétavin manqua défaillir. Néanmoins, il posa cette question suprême :

« Pour lors, pour toi, c'est sûr et assuré qu'ils vont me faire passer le goût du pain? »

— Si c'est sûr! » jeta Besigogne. « C'est franc sûr comme je suis maire. »

Il avisa l'instituteur qui, à une fenêtre du premier étage, fumait sa pipe; et il lui cria :

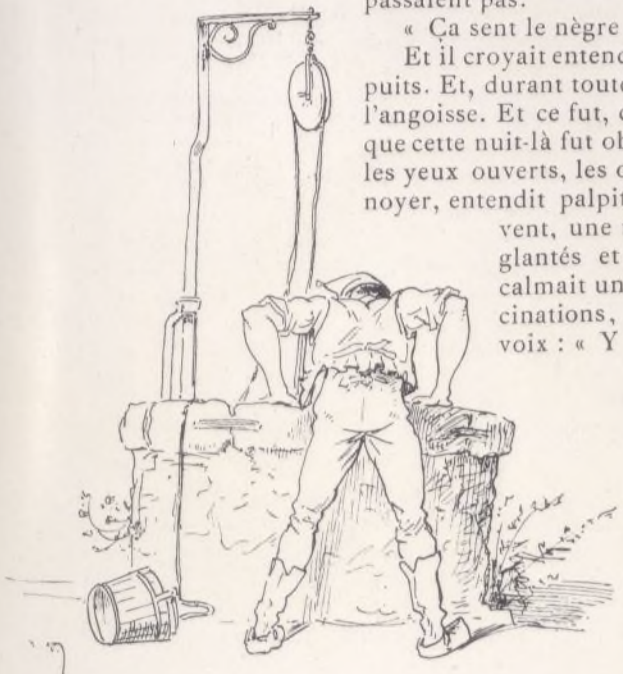
« Descendez vite avec les clefs de la prison de ville... J'ai arrêté un criminel! »

Et l'instituteur descendit. Et on poussa Pétavin dans un couloir tapissé de toiles d'araignées et pavé de cloportes. Une clef grinça; une grille de fer glapit sur ses gonds désuets.

« Misérable! Gros misérable! » s'exclama Besigogne, indigné tout à coup.

La grille s'était refermée. Les deux justiciers s'éloignèrent. Pétavin resta seul dans l'ombre, dans l'humidité, dans le désespoir.

Il eût juré qu'il était là depuis des jours, que dis-je? depuis des semaines, quand, trois ou quatre heures après, au juste au repic de midi, il ouït un grand bruit de pas.



« Y a pas, » pressentit-il, « voilà le Parquet qui s'amène. »
C'était, en effet, le Parquet : quatre ou cinq personnages hâves, congrûment affublés de noir. M. Léon de Croisevoct, pincé, gourmé, le front bombé, se trouvait parmi eux, de même que le directeur du *Flambeau d'Alais*. Derrière ce groupe important, se carraient deux gendarmes, le tricorne en bataille, les talons d'équerre et les auriculaires aux coutures du pantalon.

« Gendarmes, » commanda le juge d'instruction, « assurez-vous de l'accusé. Et mettez-lui, s'il vous plaît, les menottes... »

Obéissant, abandonné, l'assassin résigna ses poignets aux mains promptes des militaires qui, les liens attachés, se placèrent en flanc auprès de lui. Et le cortège s'ébranla. M. de Croisevoct se tourna vers Besigogne.

« Un simple mot, monsieur le maire. L'aire du crime est-elle loin d'ici ? »

— Comment ? » s'inquiéta Besigogne.

— Mon Dieu ! le lieu de l'attentat ?

— Bien, » se rassura Besigogne. « Nous y serons dans un instant. »

Il montra la route aux gendarmes. Mais le village s'ameutait. Les vieillards, les femmes, les enfants, tout ceux qui n'étaient pas aux champs, se ruaient vers les magistrats, formaient autour d'eux un grand cercle. Des chiens retardataires, des chats, des dindons et des chèvres accouraient en bélant, glougloutant, miaulant et jappant. M. de Croisevoct signifia au maire : « Eloignez-moi ces gens et ces animaux-là. »

En conséquence, s'adressant à ses administrés d'une voix qui, grasse, savait au besoin être claironnante : « Habitants de Bagard, » enjoignit Besigogne, « rentrez dans vos habitations... Il ne faut point qu'on puisse dire que vous obstruez la justice qui doit suivre son cours en toute liberté de cause. »

Et, comme on lui obéissait avec quelque mollesse :

« Déliez-vous ! » menaçait-il. « Je vais faire saisir les bêtes. »

Et la cohue, tumultueuse et confuse, se détourna.

Et, quand on fut arrivé dans le clos tragique, M. de Croisevoct exprima ce désir : « *Amant alterna Camaena*... Pendant que je procéderai à l'interrogatoire de l'accusé, que l'on s'occupe à tirer de l'eau la victime. »

Solennels, le greffier, l'un des gendarmes, l'assassin et le directeur du *Flambeau* vinrent se ranger devant lui. Déjà, le reste de la troupe se bousculait autour du puits.

« Quis ? » demanda le juge à Pétavin. « Autrement dit, quel est le coupable ? »

Le rustaud avoua d'un accent sépulcral : « C'est moi. Je vas vous expliquer... Cette sale taupe de nègre... »

— N'anticipez pas, » fit le juge. « Ne tentez pas, je vous en prie, de troubler l'interrogatoire. Répondez strictement à mes questions. Ni plus ni moins. » Il reprit après un silence.

« Quid ? Autrement, quel est le crime ?... J'écoute. Quel est-il ? » Pétavin trouva : « Regrettable. »

Le juge eut un sourire. « Greffier, écrivez : « regrettable ». Le mot me paraît délicieux. »

Il continua, redevenu grave. « *Ubi ?* Autrement, où l'a-t-on commis ?... Où avez-vous commis le crime ? »

Pétavin étendit le bras, le laissa retomber en une navrance infinie : « Là-bas, » soupira-t-il.

Le juge poursuivit, très calme : « *Quibus auxiliis ?* Par quels moyens et avec quels complices ? »

Mais Pétavin se tut, pris d'un soudain tremblement convulsif. Il venait d'entendre un clapotis pareil à celui qu'avait fait le mort en tombant dans le puits. Plouf ! flitt ! Quelle était donc la cause de ce bruit ? M. de Croisevoct daigna s'en informer.

« Monsieur, » expliqua Besigogne, « nous avons sondé l'eau ; elle n'est pas profonde, et, pour repêcher le cadavre, l'autre gendarme a plongé là-dedans. »

— Fort bien, » sourit de nouveau l'honorable juge.

Et, suspendant son interrogatoire, les avant-bras croisés sur le thorax, le nez curieux, il s'approcha de la margelle.

« J'y ai passé le nœud coulant... Hissez ! » avertit d'en bas le gendarme.

Une corde grinça sur la poulie du puits. Le cadavre apparut, et voici qu'aussitôt M. de Croisevoct pâlit autant que l'accusé. Et, comme l'accusé, il se mit à frémir. Mais, à coup sûr, c'était d'indignation et de colère. Et, se précipitant, les poings levés, vers Pétavin :

« Ah ! bandit ! bandit ! » vociféra-t-il, « vous avez tué mon anthropoïde ! »

Alors, le meurtrier supposa que sa dernière heure était arrivée, qu'il allait être exécuté tout de suite, à cet endroit même ; et, se soumettant à sa destinée, il s'agenouilla, joignit les mains, ferma les paupières, balbutia : « Vautour ! Loup-garou ! Revenant de nègre ! » — et tendit doucement la tête.

FERNAND MAZADE.

(Illustrations de Auguste Vimar).

